CAHIERS DU RENOUVEAU

J. de SENARCLENS

LA PERSONNE ET L'ŒUVRE DE JESUS-CHRIST

LABOR ET FIDES GENEVE

J

. de
SEN
ARC
LEN
S

P E R S

ONE

E

T

L

,

ŒUVR

E

D

E

J

E

S

U

S

-

C H R I

S

T

LE

S

CAH

IERS

DU

REN
OUV
EAU

SEPTEMBRE

1958

ÉDITIONS LABORET

FIDES

DIFFUSIONENF

RANCE: LIBRAIRIE PROTESTA

NTE140,BDSAINT-GERMAIN

P

A
R
I
S
V
I
e

J

.

d

e

S
E
N
A

R

C

L

E

N
S

L

A

P

E

R

S

O

N

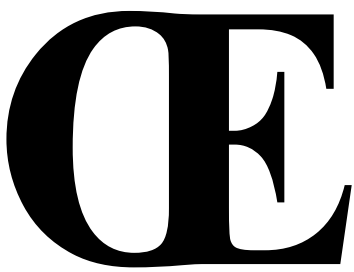
N

E

E

T

L



U

V

R

E

D

E

J

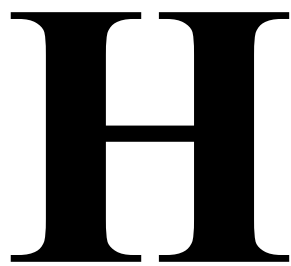
E

S

U

S

C



R

I

S

T

L
E
S
C

A
H
I
E

R
S
D
U

R
E
N
O

U
V
E
A

U
X
V
I

I I SEP

T
E
M
B
R
E

1
9
5
8

ÉDITI

ONLAB

O
R
E
T
F

I
D
E
S
G

E
N
È
V
E

D
I
F
F
U
S
I

ONENFRA

NCE:LIB

R
A
I
R
I
E
P

R
O
T
E
S
T
A

NTE140,

B
D
S
A
I
N
T

-
G
E
R
M
A
I

N

P

A

R

I

S

V

I
e

DU MÊME AUTEUR:

Le Mystère de l'Histoire,

Introduction à une concep
tion christologique du devenir, Roulet 1949.

***Héritiers de la Réformation*, tome I : Le point de**

départ de la foi, Labor et Fides, 1956.

— Tome II : La Christologie, centre de la foi, *à paraître.*

PRÉFACE

Lorsque, en février dernier

er, le pasteur de Senar clens termina la dernière des

quatre leçons données au
Centre Protestant d'Etu

des *et repro duites dans ce fascic ule, il nous parvi nt de divers*

côtés la demande que le texte en fut publié. Ce n'était pas

dans les intentions de l'auteur, la littérature théologique

con tempo raine offran t, à son avis, suffis amme nt de matiè

re à
quico
nque
était
vraim
ent
désire
ux
d'app
ro
fondir

la doctrine évangélique relative à la personne et à

l'oeuvre de Jésus-Christ ; un nouvel ouvrage lui paraissait

superf
lu.
Nous
savon
s gré
à
notre
collèg
ue
d'avo
ir

bien voulu néan moins se rendr e aux argu ments suiva nts, à

savoir
que
les
oeuvr
es
dogm
atique
s
auxqu
elles
il

nous
renvo
yait
sont
parfoi
s
monu
men
tales,
souve
nt

difficiles pour le lecteur non théologien, et que précisément

faisait
défaut
une
œuvre
acces
sible
à tout
fidèle
à la
fois
par la

simplicité de l'exposé, la maniabilité du format, la modic

ité de son prix.

Les lecteurs, nous en sommes persu

adés,
tirero
nt
plus
que
du
profit
de ces
pages
qui,
loin

d’exp
rimer
la
sèche
élabo
ration
d’un
cerve
au,
sont
la

confe
ssion
de
foi
d'un
croya
nt et
d'un
théolo
gien
dont

la
joie et
la
recon
naiss
ance
trans
parai
ssent
à
chaqu

e
instan
t pour
culmi
ner
dans
une
sorte
de
jubila
tion.

Ils seront sensibles autant à la rigueur intellectuelle

qu'à l'accent d'authenticité qui émane de l'ouvrage,

auque
l ils
feront
, nous
n'en
douto
ns
pas,
un
large
accue

il.

DIEU AVEC NOUS

Quand nous parcourons la Bible pour essayer de comprendre ce qu'elle nous enseigne sur Dieu et son œuvre, nous découvrons en

elle trois grandes séries d'affirmations que nous allons tenter de rappeler brièvement au début de ces quatre entretiens.

* * *

La première série révèle un Dieu qui, sans cesser d'être lui-même — le Créateur et le Maître du monde — vient se

placer néanmoins *tout près de nous,* avec nous, à nos côtés, parmi nous. Dieu n'est plus seulement dans son ciel. Sa présence est

formellement attestée dans la proximité la plus immédiate des per sonnages bibliques. A tout moment, il s'approche d'eux, les surprenant

par sa présence et ses interventions sou daines, leur parlant comme à des amis, presque des confidents. Pour l'écouter, il n'est aucun

besoin de
s'élever jusque
dans les cieux
où il siégerait à
l'abri
des passions et
des tempêtes de
ce monde. Non,
ce
Dieu, les

hommes le rencontrent sur leurs propres routes, dans leur domaine, au bord d’un ruisseau, dans un buisson, en tête de leur colonne

lorsqu'ils traversent

le désert. Dieu devient et redevient sans cesse un élément de leur propre histoire ; il se place lui-même ici

et là en plein milieu de leurs aventures particulières.

« Dieu parcourait le jardin le soir », déclare la Genèse, au chap. 3 déjà. Cette mention a

fait sourire bien des chrétiens et non des moindres. Quelle naïveté ! On imagine aussitôt le vieillard à barbe blanche de nos

représentations enfantines. Bien entendu, nous sommes là en présence d'un anthropomorphisme, comme il y en a tant dans

toutes les
anciennes
légendes,
celles
d'Homère par
exemple, et
qu'il faut
expliquer
par
l'antiquité du
texte ! Mais

est-on bien sûr que
cette image primitive soit dénuée de toute significa
tion ? Le Dieu d’Abraham, d’Isaac et de Jacob n’est

pas le Dieu
vague et
lointain des
philosophes
spiri
tualistes,
trop respectable
pour être mêlé
à nos affaires.
Il se trouve
désormais

parmi nous et quand l'homme le rejette, il apparaît soudain sur le lieu même du drame pour juger personnellement de la situation. Adam et

Eve eussent sans doute de beaucoup pré
féré, après leur chute, que Dieu demeurât dans sa loin
taine
éternité. Ils ont honte et ils se cachent, ne dési

rant aucunement cette rencontre. Il est des moments où l'absence de Dieu est infiniment préférable à sa présence.

Dans le cas particulier, la fuite des coupables eût été grandement facilitée et l'aventure rendue moins pénible, si Dieu n'était

brusquement intervenu pour souligner la faute et la commenter sans pitié.

Tant que Dieu demeure dans son éloignement, il

nous gêne fort peu. Spéculer sur un Etre suprême, perdu dans son infini, n'a jamais troublé ni engagé personne.

Plus il est

loin, plus il est terne et commode.

PASCAL a probablement aussi pensé à cet aspect de la ques
tion, lorsqu'il opposa le Dieu de la Bible à

celui des philosophes. Car le Dieu des Ecritures n'est pas une idée, un nirvana, une éternité sans contours. Il est une *présence,* une

réalité concrète, troublante, accusatrice même, à laquelle il n'est pas possible d'échapper, mal gré le désir que nous en aurions. « Où fuirai-je loin

de ta face ? » demande le psalmiste (139:7).

L'idée d'un Dieu lointain, impassible et désintéressé satisfait à la fois notre aveuglement et

notre frayeur
de comparaître
devant lui. Sans
aller jusqu’à
contes
ter son
existence, nous
l’éloignons
autant que
possible
de nous, pour

protéger notre
liberté dans
notre propre
domaine.
N’est-ce pas
l’une des
raisons des
critiques
qui ont été
parfois
formulées

contre le dogme de la présence réelle de Dieu en Christ ?

Mais Dieu ne se laisse pas reléguer dans l'abstrait. Il apparaît continuellemen

t et personnellement : Il vient annoncer à Abraham son alliance (Gen. 17:1) ; il s'impose à Jacob au gué de Jabbok (Gen. 32) ; il appelle

Moïse du milieu du buisson ardent (Ex. 3:4) ; il ren contre Elie et lui parle comme à un serviteur (I Rois 19:14). On

pourrait multiplier les exemples. Le Dieu d'Israël est un Dieu proche, qui ne distribue pas seulement ses ordres du haut de son trône céleste,

mais qui prend directement part au destin de ses créatures. L'histoire de l'Ancien Testament butte à tout moment contre

lui, soit qu'il se présente en personne, soit qu'il parle ou alors qu'il délègue ses anges ou encore des envoyés spéciaux, sous

forme humaine mais venant d'on ne sait où et disparaissant soudain, enveloppés de mystère.

♦ ♦ ♦

Ce Dieu

proche, historique et terrestre, pour ainsi dire, ne laisse toutefois pas d'être en même temps *le Dieu du ciel,* l'Etemel. Cette deuxième

série d’affir
mations est aussi fortement marquée que la précédente.

Il est « au commencement », le maître incomparable
de tout ce qui existe.

Esaïe chante son incommensurable majesté : « A qui voulez-vous comparer Dieu ?...

C’est lui qui est assis

au-dessus du cercle de la terre...

qui étend les cieux comme une étoffe légère » (Es. 40).

Dieu est censé résider dans le temple,

mais Salomon s'empresse de rétablir les proportions : « Eh quoi, Dieu habiterait-il véritablement sur la terre ? Voici les. cieux et les cieux des cieux ne

peuvent te contenir : combien moins cette maison que je t'ai bâtie » (I Rois 8:27).

Cette seconde indication ne

contredit nullement la première, mais elle met en évidence trois vérités fondamentales pour la Bible :

1) Le Dieu qui

approche, interpellant Moïse, luttant avec Jacob, accompagnant Abraham dans ses déplacements et l'arrêtant dans sa marche, comme il le

fera plus tard pour les prophètes, les disciples, ce Dieu est bien *le vrai Dieu,* à la fois tout-puissant et tout proche,

éternel et présent, créateur et compatissant.

2) Et comment le connaîtrions-nous, lui si grand et si saint, s'il

ne venait jusqu'à nous ? Sa grandeur exige sa proximité, sa majesté nécessite sa petitesse ; autrement il nous écraserait en nous

approchant ou alors il nous abandonnerait s'il se confinait dans sa gloire.

3) Enfin cette immensité redoutable de Dieu explique

le mystère dont il s'entoure quand il se trouve auprès de nous. Sa présence, sa parole, ses anges, son Esprit et ses émissaires sont

toujours voilés, précisément parce qu'ils restent divins, même lorsqu'ils se mêlent intimement à nos aventures.

Ces deux premières

indications se complètent : il est parmi nous — mais il est présent comme le tout autre, le Dieu grand et redoutable, qui ne subit aucun affaiblissement

au moment où il nous rencontre. Sé duits par sa proximité, nous ne pouvons que craindre sa majesté. Sa présence, presque familière, n’est

pas
une commodité
: « Enlève tes
souliers pour
t’appro
cher, dit-il à
Moïse, car bien
qu’à tes côtés,
c’est moi
qui te parle de
ce buisson. »

On a dit de Dieu qu'il est celui qui aime dans la liberté : il s'approche de pous et c'est son *amour* — mais il reste lui-même, tout en venant à

nous — et c'est sa *liberté*.

* * *

Nous sommes ainsi parvenus à la troisième des grandes affirmations

bibliques sur Dieu. Tout le poids du témoignage scripturaire porte sur la volonté qu'il a de nous *rencontrer,* ou si vous voulez

sur la *coexis*
tence de Dieu avec nous. Plus loin, nous verrons qu'il convient même de parler de *V unité* de Dieu avec sa créature. Toute séparation, tout

dualisme sont ici sur montés. La Bible ne nous présente pas Dieu d'un côté et l'homme de l'autre, chacun dans son domaine, en sorte qu'il

faudrait établir de nouveaux liens entre ces deux partenaires éloignés par des circonstances contraires. Cette perspective est

celle de toute
religion
qui se propose
de relier
l'homme et
Dieu, comme si
ce
pont devait
encore être jeté
par nos
recherches,

notre
élévation
spirituelle,
notre ascension
vers les vérités
éternelles. Pour
la Bible, la
rencontre s’est
déjà pro
duite — et c’est
pourquoi,

lorsqu’on pense
à son mes
sage, on devrait
plutôt parler
d’une
révélation que
d’une religion.
L’Ecriture nous
révèle en effet,
c’est-à-
dire nous

apprend, que dans cette histoire Dieu existe déjà *avec* l'homme. La rencontre s'est réalisée de par la volonté de Dieu, à la suite d'un

mouvement de
sa
part. Sans
attendre que
nous montions
jusqu'à lui, il
est *descendu*
jusqu'à nous : «
Il a abaissé les
cieux et
il est descendu

» s'écrie joyeusement David (2 Sam. 22:10).

Les textes qui dessinent ce mouvement de Dieu, devenu nécessaire pour nous

rencontrer, sont innombrables. En somme, toute la Bible ne fait qu'annoncer cet *événement* de sa venue.

Et remarquons en passant que

Dieu ne s'abaisse pas au niveau seulement de sa créature parfaite — ce qu'elle n'est plus — mais qu'il descend jusqu'à son état actuel. En

termes imagés, on peut dire qu'il ne vient pas seulement du ciel sur la terre, mais qu'il descend jusque dans les profondeurs du péché pour nous ren

contrer là où nous nous trouvons en ce moment. Il refait donc lui-même, pour ainsi dire, le chemin que nous avons suivi dans notre chute en fuyant

devant lui, afin de nous atteindre là où nous avons abouti. Chacun connaît les fameux textes de Phil. 2 et Jean 1, qui marquent

cet abaissement jusqu'à la croix. Mais je voudrais relever ici un texte étrange, qui décrit la chute d'un tyran dans l'Ancien

Testament, en termes
qui pourraient s'appliquer curieusement aussi à Celui qui accepte de suivre le même chemin
jusqu'au plus coupable et au

plus déshérité des hommes : « Depuis que tu es tombé, personne ne monte pour nous abattre. Le séjour des morts s'émeut jusque dans ses

profon
deurs, pour
t’accueillir à
ton arrivée...
Tous prennent
la parole pour
te dire : Toi
aussi, tu es sans
force
comme nous, tu
es devenu

semblable à nous. Ta magnificence est descendue dans le séjour des morts... Te voilà tombé du ciel, astre brûlant, fils de l'Aurore » (Es. 14). Nous

percevons ici un écho indirect d'Es. 53 :
« il s'est livré lui-même à la mort ; il a été mis au nombre des malfaiteurs. »

Si donc le

vrai Dieu est parmi nous et avec nous, c'est par un mouvement qu'il a réalisé de sa propre initiative afin de venir nous rencontrer sur le lieu

même du désastre et s'associer à nous.

Cette décision de Dieu et ce mouvement sont le contenu de la Bonne

Nouvelle, l'objet du témoignage biblique. Dieu ne nous laisse pas fuir devant lui ; il nous rejoint et vient se placer à nos côtés pour résoudre

notre propre problème. Le mot gr^ce, dont on a sou
vent donné des explications vagues et abstraites, dé
signe en réalité cet incroyable déplacement de

Dieu,
pour entrer lui-même personnellement dans notre combat et triompher avec nous. C'est aussi le sens du mot *révélation,* qui

comprend à la fois l'intervention par laquelle Dieu se manifeste à nous, l'œuvre par laquelle il remporte la victoire et la découverte que

nous fai
sons de
l’immense
portée de cette
action. Tout au
fond,
la doctrine de
la Trinité n’a
jamais voulu
désigner autre
chose que ces

trois aspects de l'intervention de Dieu : la décision du Père, l'œuvre du Fils et, en nous, l'illumination du Saint-Esprit qui nous fait découvrir

les deux autres conditions de notre rédemption. Nous sommes ici déjà tout près de l'affirmation néotestamentaire : Dieu entre dans notre

condition pour lutter avec nous, accomplir notre salut et nous reprendre dans son alliance.

Dans l'état actuel du monde, cette

présence de Dieu parmi nous ne pouvait se manifester autrement que par un *jugement,* c'est-à-dire une réprobation de notre

attitude : son amour ne peut ni tolérer la rupture qui s'est produite, ni en prendre son parti. Cet amour cherche donc le moyen de nous reconquérir et il

le
trouve dans sa propre activité.

» » *

On aura compris que ces trois points relevés jusqu'à présent : la

proximité de Dieu, sa souveraineté et son combat avec nous — sont un commentaire avant la lettre du fameux passage dans lequel

saint Jean décrit l'incarnation du Fils : La Parole a été faite chair (Jean 1:14). Pour suivre l'ordre adopté jusqu'ici, pre nons ces trois mots dans le

sens inverse. Il existe donc une *chair,* une personne humaine, qui ne s'explique pas seulement par en bas. Un homme exceptionnel se trouve

désormais au milieu de nous. Et en quoi réside son caractère d'exception ? Dans le fait qu'il est la *Parole* de Dieu, c'est-à-dire Dieu lui-même

sous cette forme. La Parole qui était avec Dieu et qui était Dieu existe désormais dans cette humanité particulière —

parmi Mous et avec nous. Cette identification est le résultat d'un libre *mouvement* de Dieu qui, dans la personne de

son Fils, s'abaisse jusqu'à nous pour être tout simplement avec nous.

L'hypothèse d'une telle intervention de

Dieu est si
bouleversante
qu'il faut
vraiment
redevenir
comme des
petits enfants
pour ne pas
l'escamoter, en
la réduisant
à une simple

légende.
Jésus-Christ est
Emmanuel,
c’est-
à-dire Dieu
avec nous,
Dieu qui
parcourt le
jardin
d’Eden, Dieu
qui se

dissimule dans
le buisson
ardent,
Dieu dans son
temple et Dieu
passant devant
Elie au
seuil de la
caverne qui lui
servait de
refuge. Si Dieu

est vraiment venu, le christianisme a un sens ; autre ment il n’est plus qu’un cri dans la nuit : « Ah ! si tu déchirais les cieux et si tu descendais ! »

Il est des
cendu !

Dans ce cas, il ne faut plus le chercher dans le
ciel — où il se trouve pourtant aussi — mais c'est
au milieu de

nous qu'il nous attend. Les martyrs le savaient, qui invoquaient Jésus-Christ en mourant. Les disciples le savaient aussi : « Nul ne vient au Père que

par moi. » Christ est le lieu de notre rendez-vous avec Dieu. Ne l'avons-nous pas un peu oublié, nous qui le cherchons

volontiers dans les espaces infinis, au lieu de concentrer notre attention sur cette chair de l'homme de douleur. Dieu est devenu

concret^
proche,
accessible.
Dans sa
proximité, il
s’enveloppe de
mystère —
autre
ment, s’il était
devenu évident
à nos yeux de

pécheurs,
il ne serait pas
le vrai Dieu.
Mais il n'est
pas un mys
tère
métaphysique,
perdu dans
l'immensité de
l'incon
naissable, une

vague hypothèse, un Dieu lointain et caché : il est le compagnon des disciples, le petit enfant de Noël et le condamné du

prétoire. Il se présente à nous dans notre *condition*.

Certes, cette nouvelle scandalise notre raison accoutumée à voyager dans

les espaces brumeux de la gnose.

Il est difficile de contraindre notre esprit à se sou

mettre à cette discipline du concret. La *porte étroite*

de l’Evangile
s’ouvre aussi
en cet endroit :
Dieu n’est
plus dans le
lointain mais
près de nous,
sur la croix
et dans notre
prochain. La
foi a toujours

fui la *spé*
culation, qui
n’est pas une
réflexion sur
Christ, mais
les détours
au contraire
que nous
faisons pour
l’éviter
et vaticiner

dans les hauteurs et les profondeurs de l'insaisissable.

Beaucoup d'entre vous ont probablement lu ce récit étonnant de

Kazantzaki : Le Christ recrucifié. Il décrit la vie des hommes, si l'on ose dire, au pied du Mont-Blanc, c'est-à-dire en

fonction de cet événement con sidérable qu'est l'amour de Dieu pour nous. Quel sens aurait notre histoire avec ses conflits, ses crimes, l'op pression des

peuples forts et toutes nos défaillances — l'immoralité de Katerina, l'avarice du vieux Ladas, la brutalité de l'Agha, l'égoïsme de l'Eglise établie,

ou plus exactement le conflit entre les deux Eglises, l'une établie, l'autre confessante et par conséquent rejetée,

— sans cette intervention de Dieu prenant la place des coupables pour les délivrer ?

Christ est au milieu de nous comme le plus pauvre

et le plus dépouillé. C'est de lui pourtant que vient notre seule espérance.

Mais que signifie cette présence du pauvre parmi nous, sinon la

solidarité de Dieu avec nous, en plein dans nos luttes et nos souffrances ? Le Fils de Dieu ne dédaigne pas de s'associer à nous et de se soumettre

lui-même à la
tyrannie des
forces qui nous
écrasent
pour les
vaincre, car la
moindre des
créatures est
trop
précieuse à ses
yeux pour être

abandonnée.

Le Nouveau Testament décrit avec abondance cette *solidarité* rédemptrice et l'on peut même dire qu'il fait de ce thème

la pointe de son témoignage.

Relevons quelques-unes de ces indications :

1. Le récit de la *naissance* du Christ

établit déjà les principaux éléments de cette coexistence de Dieu avec nous. Le miracle de l'incarnation dans Jean, dans Paul

ou dans Matthieu et Luc suppose l'impuissance de l'homme qui, pour reprendre l'image de Kazantzaki, est sous l'occupation

d’une puissance étrangère et ne parvient pas à en secouer le joug. Même l’Eglise a dû composer avec l’adversaire ! Il faut donc qu’une force

supérieure intervienne, celle de la Parole ou de l'Esprit, suivant les récits. Mais au lieu d'apparaître dans toute

sa puissance, elle choisit la pauvreté et la faiblesse pour s'y dissimuler. L'Esprit suscite un enfant déjà repoussé par nous ; la Parole

se fait chair, en renon
çant à la gloire. Le Christ sera du côté des petits et
des persécutés. Le
dépouillement, et non la force ou

la grandeur, sera le signe de sa vérité.

2. Immédiatement mis à l'index — ce qui annonce déjà sa fin ignominieuse — il *fuit* devant

Hérode dans les bras de sa mère. Mais la fuite en Egypte n'indique pas seulement la volonté du Fils de s'associer immédiatement aux plus déshérités,

les réfugiés sans feu ni lieu. Elle révèle son plan de salut : il vient nous cher cher là où nous sommes, c'est-à-dire en *Egypte,* le symbole du

monde païen. Nous sommes des païens et il faut que le Sauveur se déplace jusqu'à nous, dans ces terres lointaines de l'incrédulité, pour refaire

avec
nous, au travers
du désert, le
chemin
qu'Israël a
suivi
de la servitude
à l'Eglise.
N'était-ce pas
Christ lui-
même qui,

d’après saint Paul, conduisait en effet le peuple élu dans sa marche vers Canaan ?

3. Plus tard, il est *baptisé*. Pourquoi ce

baptême, puisque le témoignage unanime des Ecritures indique qu'il était sans péché ? Précisément, il s'est fait à tel point semblable

à nous, il s'est tellement identifié à notre condition, qu'il devra passer lui aussi, en tant que notre frère et notre représentant, par la purifica

tion nécessaire à notre salut. Le baptême de Jésus dans le Jourdain annonce déjà l'acte suprême par lequel il se fera entièrement solidaire de

nous, lorsque portant nos propres péchés, il devra mourir et disparaître sous le poids de la malédiction de Dieu. Sa mort et sa résur rection seront

son véritable baptême, dans lequel il disparaît coupable, pour ressusciter dans la nouveauté de son intégrité retrouvée.

4. Les trois

tentations menacent la messianité du Christ, mais il faut comprendre qu'à cet endroit Jésus est en même temps placé

exactement devant les mêmes séductions qu'Adam. Là aussi sa solidarité avec nous est complète : devenu un

homme comme nous, il affronte les mêmes dangers. Mais il tient bon, là où nous avons failli. Ces trois tentations contiennent celles

qui nous ont
fait tomber. S'il
résiste, c'est
parce qu'il
est le Maître en
même temps
que l'homme
parfait,
c'est-à-dire la
créature qui
tient à son

Créateur plus qu'à elle-même et qui découvre sa plénitude dans l'obéissance.

5. Dans son *ministère,* il est si proche de nous qu'on

pourrait
presque oublier
sa supériorité
sur chacun
d'entre nous. Il
se porte sans
cesse auprès
des pauvres
et des malades
et lorsqu'il
rencontre des

grands de ce monde, c'est pour leur reprocher leurs préjugés, leur orgueil et les mettre en garde contre ces récompenses qu'ils s'adjugent

ici-bas. Où trouver plus d'humanité que la sienne ? Il partage notre vie, côtoie nos souf frances et s'ouvre à nos angoisses. Vraiment, en

toutes
choses, il est ici
pleinement
avec nous, sur
les chemins
de Galilée. Il ne
faudrait pas que
la foi en sa
divinité
nous le rende
moins

compatissant ; ni que sa ressem
blance avec nous nous fasse oublier qu'il est le Sei
gneur Dieu. Car quel profit aurions-nous de le con

tester ? L'aide qu'il nous apporte n'est-elle pas fonc tion de sa plénitude divine ? Des cœurs compatissants, il nous arrive

d’en trouver aussi, mais la condition de notre délivrance n’est-elle pas que ce soit cette fois le Seigneur lui-même, dans cette totale

humanité, qui s'incorpore à notre misère pour nous l'enlever ? D'ail leurs, les Evangiles ne nous laissent aucun doute sur ce point. Quand

Jean-Baptiste
fait demander à
Jésus
qui il est, le
Seigneur
répond en
énumérant ce
qui,
dans son
ministère, ne
peut être que

l’effet de la miséricorde de Dieu : « Les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les morts ressuscitent,

la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres » (Matth. 11:5). La sympathie du Fils de Dieu n’est pas affec tive seulement : sa façon de

compatir est de venir à nous pour vaincre ce qui nous écrase. Mais s'il réussit là où si souvent nous n'apportons qu'une maigre et

impuissante consolation, c’est parce qu’il est Emmanuel : Dieu avec nous. Pierre le confesse et c’est pour quoi il représente

l’Eglise, rendue capable par le Saint-Esprit de discerner l’œuvre de Dieu dans cette totale humanité (Matth. 16).

6. La *transfiguration* vient un peu plus tard confirmer cette présence de Dieu auprès de lui, et en lui, c'est-à-dire avec nous.

C’est elle qui éblouit les disciples et les installe déjà pour un moment auprès de Dieu, préfigurant ainsi notre retour glorieux

dans la lumière éternelle.

Les Evangiles nous présentent donc un Jésus très humain, qui chemine à nos côtés, et en même temps

ils attestent en lui une puissance qui indique son origine. Il peut nous comprendre et nous aider parce qu'il est avec nous,

pleinement, mais aussi et surtout parce que, venant d'ailleurs, il n'est pas soumis à notre corruption. La vie de Jésus est une association

de divinité et d'humanité sans laquelle nous ne serions pas vraiment secourus.

7. C'est pourtant devant

le *Sanhédrin,* au tribunal de Pilate, à Gethsémané et sur le Calvaire que l'identification du Fils de Dieu est la plus complète avec

nous. Voici l'homme ! Il est devenu ce que vous êtes. On nous le dit à l'instant précisément où il va être condamné, car il n'a jamais été

plus semblable à nous qu'à ce moment. Vous connaissez sans doute cette parole de LUTHER que nous avons placée en tête de

l'édition française de ses œuvres : « Mon cher frère, apprends le Christ, le crucifié. Apprends à le louer et à désespérer de toi-même. Et

dis-lui : Cher Seigneur
Jésus, tu es ma justice et je suis ton péché. Tu m'as
pris ce qui était à moi, et tu m'as donné ce qui était
à toi. Ce que tu

n’étais pas, tu as voulu l’être. Et tu
m’as donné, à moi, de devenir ce que je n’étais pas. »
Un échange s’effectue entre Christ et nous : il n’était

pas pécheur — et pourtant il a voulu devenir ce qu'il n'était pas. Comment l'a-t-il fait ? En prenant sur lui mon péché. Mais s'il me l'enlève, c'est

donc que je
suis maintenant
juste. Or cette
justice était son
privi
lège. S'il se
charge de mon
péché, il
devient ce que
je
suis et en me

l’enlevant, il fait de moi ce qu’il était.
Il m’accorde ce cadeau au prix de sa propre identifi
cation à moi.
N’est-ce pas le sens des récits de la

passion ? Lui, le seul juste, comparaît comme le coupable et il lutte avec ce qui écrase les vrais coupables.
Il entre ainsi dans mes propres

combats. Il revit le drame de ma propre histoire. Il affronte à Gethsémané les souffrances, les remords, les chutes et les crimes dont il n'était

pas chargé mais sous lesquels je suc
combe. Cela ne veut pas dire que je n'aie pas à lutter,
mais dans ma propre lutte, je rencontre à cet

endroit
un compagnon qui se met à porter mon fardeau. Où trouver un tel amour, une telle solidarité ? Il ne donne pas des conseils

du dehors ; il s'incorpore à mon existence et affronte ce qui justement me donne tant de
soucis. Il va si loin dans cette sympathie

active qu'il manque de peu la rupture avec son Père, cette rupture qui est précisément l'effet de la chute, mort et absence de Dieu. Sa

mort physique n'est pas le plus grave, mais cette autre mort qui, à proprement parler, est l'enfer, c'est-à-dire l'abandon de Dieu. Pourtant,

comme pour nous, cet abandon ne dure qu'un instant, car Dieu n'a cessé à aucun moment de nous rechercher — et de même il

n’abandonnera pas son Fils.

On n’aura jamais fini de méditer cette présence douloureuse parmi nous : dans sa solitude, il nous représente aux

prises avec le
néant et pour
être allé
jusqu'au bout
de notre destin,
il nous rend
notre
propre
intégrité. Nous
avons dans la
sainte cène une

image de cette réhabilitation : le pain de la cène figure le pain du ciel, venu de Dieu pour donner la vie au monde. Il est *entier* sur la table, mais

avant d'être
distribué, il est
rompu et
représente à ce
moment à la
fois le corps
brisé du Christ
et notre propre
dispersion,
loin de Dieu et
loin des frères.

Ceux qui l'absorbent recueillent le bénéfice de sa mort et se trouvent par là-même réunis à Dieu et à leurs frères. Le résultat de cette

distribution est la reconstitution du corps du Christ, en nous cette fois, dans l’unité divine et hu
maine. Nous sommes ce corps,

rassemblés par
sa mort,
réunis par sa
fraction. Il a
donc fallu qu'il
vienne
souffrir notre
dispersion pour
nous rendre
l'unité qui

est sa vie en nous.

8. Trois jours après, il *ressuscite.* Cet événement con firme la série des témoignages

incomplets qui jalonnent l'Ecriture et attestent que si cet homme est près de nous, il est cependant plus que nous. Qui aurait pu

vaincre la mort
et le péché,
sinon Dieu ?
Mais il rem
porte cette
victoire dans
notre condition,
car c’est là
que le mal
devait être
corrigé. Il

fallait que le
fautif
répare
lui-même ses
crimes et
comme nous ne
le pou
vions, le Fils de
Dieu devient
parmi nous le
fautif,

pour surmonter la chute à notre place et en notre faveur.

Sa solidarité se manifeste dans cette pleine identification. En lui, c’est

nous-mêmes
qui triomphons.
Le
tombeau vide
nous montre
que Christ ne
ressuscite pas
comme Fils de
Dieu
seulement,
mais comme le

type
de l’homme, de
tous les
hommes. Sa
résurrection est
notre
transformation,
notre retour à la
vie, notre pro
pre
réhabilitation et

ainsi
l'aboutissement
de l'œuvre
tout entière de
Dieu. « Tu es
mon péché,
disait LUTHER,
mais tu es aussi
ma vie et ma
justice, puisque
tu as

enseveli ma faute et ma mort dans ton sacrifice. Main tenant tu me prends avec toi et me conduis à mon Seigneur. »

Il ne faudrait pas faire de

Pâques une vérité religieuse : c’est la plus humaine de toutes les vérités, puisque cet événement accomplit le retour de l’homme

à sa plénitude de créature, joyeusement liée à son Créateur. Mais Pâques est en même temps la plus divine des vérités, car où trouver

l’homme capable de remporter une telle victoire ?

Certes, cette transformation n’est pas encore une évidence. Elle

est un *mystère* pour le moment, mais plus réel que ce que nous appelons réalité. Si nous ne pouvons la constater, elle est offerte à

notre foi et
celui qui croit
en elle, en dépit
des apparences,
reçoit
déjà la vie :
cette délivrance
est vraie pour
Dieu, alors
que nos regards

de pécheurs, fixés sur les méfaits de Satan, n'en peuvent encore mesurer la portée. C'est notre péché de chrétiens, qui nous rend solidaires de

tous les païens, de ne pas parvenir à tenir cette vic
toire pour plus réelle que les démentis du monde.

Pourtant, dans cet événement,

tous les hommes sont déjà réhabilités. Pourquoi chercher un autre remède, une autre révolution, un humanisme plus complet ? Le

renouvellement de l'homme est ici un fait indé racinable, placé à notre portée, et que nous pouvons nous approprier par la foi.

9. Mais

l'Evangile fait encore un pas de plus. Après la résurrection, il y a *Y Ascension,* qui n'est nullement pour le Christ une manière de rentrer dans la

paix en nous abandonnant à nos misères. Il reste avec nous dans son ascension, comme il est avec nous sur la croix et dans la

victoire de Pâques. Ce dernier événement de sa vie réalise effectivement notre retour en Dieu.
C’est comme l’un de nous qu’il retourne

auprès de son Père. Déjà nous sommes avec lui en Dieu. L'ascension fait pendant à la chute. Nous sommes tombés et main tenant nous remontons :

après la fuite, le retour, comme dans la parabole de l'enfant prodigue. Son ascension est par conséquent notre assomption en

Dieu,
et c'est pourquoi « notre vie est maintenant cachée avec Christ en Dieu ». Notre vie, notre justice, notre

vérité sont déjà auprès de lui et ne craignent plus rien du péché parce qu'elles sont hors de ses atteintes. Bien que vivant encore dans la

chair, nous sommes déjà réunis à Dieu, transportés dans le royaume de son amour, selon l'expression de Paul.

* * *

Ces quelques étapes de la vie de Jésus nous montrent qu'il a vraiment vécu notre propre existence, passant dans la mort

par notre chute
et nous
ramenant à
Dieu dans son
ascension. Il a
fait exactement
le geste
du berger qui
abandonne son
troupeau pour
se mettre

à la recherche de la *brebis perdue* qu'il rejoint dans sa solitude et ses frayeurs pour la ramener à la bergerie sur ses propres épaules (Luc 15:4-6). Sur

tout ce par
cours il est
avec nous, plus
encore il nous
prend sur
lui. Voilà ce
que signifie
Emmanuel :
non seulement
l'incarnation de
Dieu, mais sa

solidarité avec
nous
dans ce Jésus,
sa souffrance
pour nous et
notre retour
en lui.

Pentecôte est
l'intervention
du Saint-Esprit,
par le

quel il nous est
permis de saisir
ce mystère et
d'y par
ticiper — ou,
pour reprendre
la parabole de
la brebis,
d'accepter
d'être *portés*
par Jésus

jusqu’à la
bergerie.
Si Noël,
Vendredi-Saint
et Pâques
définissent la
co
existence de
Dieu avec
nous, Pentecôte

est la découverte du mouvement inverse : notre *coexistence avec lui*. Désormais, nous sommes en lui. Son histoire est

notre histoire,
sa mort est
notre baptême,
sa résurrec
tion est notre
vie. Nos
expériences
sont
simplement
notre

participation aux étapes de sa propre existence. Parce qu'il s'est déplacé jusqu'à nous, nous sommes transportés en lui. Dans sa

mort, notre
vieil homme
disparaît et
c’est le
baptême de
notre
repentance ;
dans sa
résurrection, la
nouveauté

d’une vie juste nous est attribuée, en sorte que nous puissions vraiment revêtir sa justice et sa sainteté. Par le Saint-Esprit, nous nous

approprions tout ce qui est à lui et ce faisant nous ne créons rien de nouveau, mais nous tenons pour vrai le fait que lui-même s'est approprié tout

ce qui nous appartient. La vie de la foi est la découverte de cette identification qui constitue notre propre rédemption.

Nous reprendrons ce

corollaire ultérieurement : Dieu avec nous, en Jésus-Christ, implique le nous avec Dieu, en Christ également, par le Saint-Esprit,

car Jésus est à la fois Dieu pour l'homme et l'homme pour Dieu.
C'est le sens du dogme de la médiation que nous com menterons brièvement

plus loin.

Mais terminons cet entretien par une dernière question : Dieu aurait-il pu achever notre salut d'une

autre manière
qu'en venant à
nous pour vivre
notre
histoire
d'hommes
déchus et
résoudre
lui-même notre
propre drame ?
Certes, il est

difficile de
nous placer
en quelque
sorte au-dessus
de son œuvre
pour la juger.
Mais plus nous
pénétrons en
elle, plus nous
décou
vrons qu'elle

correspond à
l’ensemble de
ses perfec
tions : cette
œuvre est *sage*
parce qu’elle
accomplit à
la fois son
amour et sa
justice, sa
patience et sa

toute
puissance, sa
sainteté et sa
miséricorde.
Elle est sage
parce qu'elle
correspond à la
personne de
Dieu en
tous points.

Elle est sage aussi parce qu'elle répond d'une manière adéquate à tous nos besoins.

Maintenant est-elle sage selon nos critères à nous

?
Disons-le franchement : il est heureux qu'elle ne satis fasse pas notre sagesse de pécheurs, car autrement quelle serait

son utilité pour nous ? Elle ne serait plus l'œuvre de Dieu si elle contentait notre raison aveu glée par la chute. C'est là sans doute le

sens de cette fameuse interjection de Tertullien : *Credo quia absur-dum.* Je crois parce que c'est absurde. On a souvent mal compris

cette boutade : il ne suffit pas qu'une vérité soit stupide pour qu'on la croie. Mais, à l'in verse, on peut assurément prétendre que si la vérité

de Dieu heurte notre raison dénaturée par le péché, c'est indirectement une indication en faveur de sa divinité ! Ce qui ne signifie nullement

qu’en
elle-même
cette vérité soit
illogique ou
déraisonnable.
Elle est au
contraire
profondément
sage et
raisonnable,
mais au

critère de la raison de Dieu. Si elle apparaît comme une folie à notre esprit déchu, c'est que la folie est de notre côté et non du côté de Dieu.

L’absurdité est en nous et la sagesse est en Dieu : c’est pourquoi sa sagesse peut nous sembler absurde, comme notre sagesse est folie à ses

yeux. A nous par conséquent de sou
mettre notre raison à son intelligence, pour devenir sages à sa façon. Alors nous ne pourrons

qu’admirer
le choix qu’il a
fait et nous
émerveiller de
l’amour
par lequel il
s’est
entièrement
solidarisé avec
nous pour
nous rétablir

dans la gloire.

LES DEUX NATURES

DE JÉSUS-CHRIST

Le titre de ce deuxième entretien, qui va nous per mettre d'aller un peu plus loin dans la connaissance de la personne de Jésus-Christ, pourrait prêter

à con
fusion. Il s'agit donc des *deux natures* du Christ, mais il ne faudrait pas trop presser le mot de « nature », qui a provoqué tant de

discussions. En l'utilisant, les Pères n'ont pas procédé du tout à une définition phi losophique de la personne de Jésus-Christ, en lui appli quant les

catégories de la pensée grecque. Leur mission, si on la saisit dans son mobile profond et historique, était infiniment plus simple et plus évangélique. Ils

se
sont emparés d'une terme assez courant dans le lan
gage de cette époque, pour exprimer non pas leur curiosité intellectuelle,

mais leur témoignage spirituel, c'est-à-dire pour confesser leur foi dans la révélation de Dieu. Ils se sentaient appelés, en effet, à

proclamer leur foi bien plus qu'à rédiger des formules.

Or, s'ils se sont décidés à prendre ainsi la défense de la foi chrétienne, en

utilisant les mots qui se trou
vaient à leur portée et en les pliant à ce but, c'est
parce que cette foi était dangereusemen
t attaquée à

leurs yeux par des doctrines contraires.
Mais leur réac tion devant ce qu'ils appelaient des hérésies n'était pas de l'ordre intellectuel. Ils

ne se croyaient nullement tenus de défendre seulement des définitions et des sys tèmes contre d’autres définitions et d’autres

systèmes.
Les Pères des grands conciles n'étaient pas des scribes.
L'enjeu de ces combats était infiniment plus profond
et vital. Il s'agissait de

défendre la foi, c'est-à-dire notre trésor le plus précieux, la seule chose nécessaire, la vérité qui sauve et sans laquelle on ne peut que mourir. Pour

eux, c'était une question de vie ou de mort, parce qu'ils prenaient au sérieux les promesses et les avertissements de l'Evangile. Ils ne se

seraient jamais permis de jouer avec les grandes affirmations de la foi. C'eût été à la fois trop mesquin et trop grave ! Ces hommes

n’étaient ni des aveugles ni des inconscients, maniant avec légèreté des charges de dynamite. Ils savaient que la vie et la mort, le salut ou la

réprobation, le péché ou la grâce étaient en question dans ces formules apparemment inoffensives. Contre d'autres fois, ils défendaient leur propre

raison d'être, leur espérance et aussi l'existence de l'Eglise, car ils étaient conscients que toutes ces réalités dépendent de la

vérité de la révélation. Il ne faut donc pas nous représenter ces hommes d'église comme des savants de cabinet,

appliqués à soupeser dans leur tour d'ivoire des formules plus ou moins satisfaisantes pour leur intelligence

théologique. Ils étaient des combat tants, des témoins, bousculés par la vie et qui en mesu raient les dangers. Ils

savaient que la vérité avait été crucifiée parce que précisément elle était la vérité. Ils ne s'étonnaient donc pas outre mesure qu'elle

se trouvât de nouveau attaquée. Mais ils estimaient que leur tâche était de la proclamer quoi qu'il en pût coûter.

Or, sur ce

point particulier, quelles étaient les menaces ? Trois objections majeures troublaient à ce moment l'Eglise,

objections qui Font d'ailleurs accom
pagnée tout au long de son existence. Les uns, frappés par la pleine humanité de Jésus, ne parvenaient pas

à admettre qu'il fût en même temps Fils de Dieu, la Parole faite chair. Ils ne niaient pas que Dieu l'ait inspiré, même qu'il soit son envoyé, en

raison de sa sainteté, c'est-à-dire de la perfection de son humanité. D'autres, au contraire, persuadés que la seule chose dont l'homme ait besoin est

de trouver Dieu, accen tuaient vigoureusement sa présence en Christ et par conséquent la divinité de Jésus, mais à cause de cela, ils ne

parvenaient pas à prendre au sérieux son humanité. Les uns et les autres défendaient une juste intuition. Pour les premiers, l'essentiel était

que Jésus soit vraiment proche de nous, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, afin de pouvoir « compatir à toutes nos

faiblesses ». Les seconds comprenaient bien cet argument, mais ils étaient convaincus que Dieu seul avait le pouvoir de

résoudre notre drame humain et qu'il fallait donc que ce fût lui, personnellement, qui vînt à notre secours. En somme, les

deux groupes étaient bloqués par une objection *intellectuelle* : ils ne parvenaient pas raisonnablement à unir ces deux affirmations.

La troisième objection était double : elle provenait de gens qui voulaient bien admettre les thèmes précé dents — la présence de

Dieu en Christ
et sa pleine
humanité —
mais qui
hésitaient
devant la
difficulté
de
concevoir
l'unité en Jésus

de ces deux réalités. Pour les uns, elles coexistaient en Christ mais sans composer un ensemble, une seule personne. Les autres,

préoccupés au contraire d'aboutir à cette unité, postulaient une confusion en Jésus de ces deux réalités, sa divinité

absorbant plus ou moins son humanité ou se mélan geant à elle, ou vice versa. Ces objections étaient-elles de peu de poids ? Nullement, car

derrière chacune d'elles, c'était tout un système qui se dissimulait et qui modifiait chaque fois notre espérance,

comme aussi
toute la vie de l'Eglise, ainsi que nous allons le voir.
Les Pères ont perçu ces divers périls et pour dé
fendre la foi la plus

élémentaire, ils
ont cru devoir
reprendre
ces éléments
depuis la base.
En les suivant
dans leur
raisonnement,
nous verrons
bien la portée
pratique de

leur protestation. Leur méditation comportait trois grands thèmes, dont voici le premier : *

I. — En

Jésus-Christ, *il fallait que ce fût vraiment*

Dieu qui vînt à nous pour se faire solidaire de notre

souffrance et vaincre nos ennemis. Autrement

l’Evangile n’a plus la portée qu’il prétend avoir et nous sommes abandonnés dans notre nuit. Et pourquoi ? Athanase l’a

dit et plus tard Augustin et aussi Anselme de Cantorbery et à leur suite les Réformateurs. Ces hommes ne se sont pas

bornés à répéter les nombreux textes de la Bible qui attestent cette unité — « moi et le Père nous sommes un » ; « celui qui m'a

vu a vu le Père » ; « tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » ; « mon Seigneur et mon Dieu » — mais ils ont voulu

les expliquer, en procédant même parfois par l'absurde.

a) Si Dieu n'est pas en Christ, il ne s'est donc pas *révélé* à nous. Et si nous sommes sans révélation, nous sommes sans espérance. Le christianisme, s'il ne nous

apporte Dieu, n'a pas plus de valeur que n'importe quelle hypothèse. Il nous laisse aux prises avec nos difficultés, mais ne résoud rien du tout. Il ne mérite

donc pas notre adhésion totale. A quoi l'on doit ajou
ter ce corollaire : si Jésus n'est pas Emmanuel, Dieu
avec nous, quelle est son utilité pour nous ? Homme

supérieur, sans doute, il ne connaîtrait toutefois pas Dieu s'il ne l'était lui-même, puisque tous les hommes sont aujourd'hui sans Dieu. S'il

ne le connaît, il ne peut donc nous le révéler et nous demeurons alors privés de Dieu. Et même s'il le connaissait un peu mieux que

nous, qui nous prouve qu'il a *raison* ? Dans ce cas, il aurait pu lui aussi succomber à une illusion et sa doctrine ne serait guère plus sûre que toutes les autres

tentatives de découvrir un Dieu qui se cache.

b) S'il n'est pas Dieu, il est donc *faillible* comme nous. Mais alors comment admettre qu'il

puisse nous sauver et nous sanctifier ? Soumis aux mêmes défail lances que nous, pécheur autrement dit, même s'il l'est moins que nous, quelle aide peut-il

nous apporter ? Et comme la foi est une communion avec lui, quel avantage de communier simplement avec l'un de nos sem

blables ? Avec lui, nous restons dans ce cas ent.re nous.

c) Ses paroles, ses miracles, sa mort n’ont plus aucun relief si le sceau de Dieu

ne les marque. Sa mort n'est plus qu'un échec, faisant suite à une vie de dévoue ment et dont il nous donne l'exemple, assurément édi-

fiant, mais nullement décisif. Si sa vie est celle d'un homme supérieur, à quoi cela nous sert-il qu'il l'ait donnée ? Et n'est-ce pas

une injustice révoltante que Dieu le charge de nos péchés, comme l'enseigne l'Ecriture, s'il n'est que l'un d'entre nous ? La mort du Christ n'a

de sens que si c'est Dieu lui-même qui se charge en lui de nos souffrances. Autrement elle est la pire des erreurs judiciaires, non

seulement de notre point de vue, mais aussi du point de vue de Dieu, qui agit en cet endroit comme le plus injuste des tyrans.

d) Si Jésus ne nous apporte pas les dons de Dieu, de quoi vivrons-nous donc ?

Ces objections, on le voit, menacent la

foi, l’espérance et la charité les plus simples et les plus vitales.

Au surplus, le baptême est annulé, car comment baptiser au nom d’une créature ? Et que

signifie alors sa résurrection, son ascension, Pentecôte même ? Le pardon, la justification, la vie éternelle — tout ceci est balayé, si Christ n'est pas le Fils de Dieu,

car comme le reconnaissaient déjà les Juifs, qui peut pardonner, sinon Dieu seul ?

En proclamant la *nature* divine du Christ,

c’est-à-dire la présence réelle de Dieu en Jésus, ces hommes avaient conscience de protéger la piété la plus néces saire, le

pain du ciel qui nous nourrit chaque jour. Ils auraient pu se servir d'autres mots, mais si l'on veut bien entrer dans leur vision, on doit reconnaître que

ces termes, une fois adaptés à leur but, pouvaient par faitement exprimer l'exigence profonde de leur foi.

IL —

Mais d'autre part, il fallait en même temps que Dieu intervienne dans un *homme véritable* pour que sa parole nous atteigne et nous sauve. C'est le second

thème qui devait être à tout prix développe en même temps, parce qu'il est attesté dans la Bible, et aussi pour les quelques raisons que voici.:

a) Le mal doit être *corrigé là où il a été commis,* autrement dit en l'homme et par l'homme. Puisque le péché a défiguré la créature, c'est en elle que la

répa
ration doit se produire. Dans son-ouvrage sur « la
religion dans les limites de la raison », Kant ne cesse
de le répéter : il appartient

au coupable de réparer sa'
faute — ce qui est juste en soi.
Malheureuseme nt le phi
losophe de Kœnigsberg, qui croit encore au pouvoir
de l’homme,

en tire une conclusion qui, elle, n’est pas admissible pour un chrétien : il nous appelle à sur monter nous-mêmes le péché, en nous conformant à la

loi morale. En somme, Kant prêche exactement cette justice de la loi que Paul rejette systématiquement dans l'Epître aux Romains : «

Nul ne sera justifié par les œuvres de la loi... car maintenant, sans la loi a été manifestée la justice de Dieu. » Pour l'apôtre, l'homme est incapable

de se justifier en obéissant simplement aux préceptes de la loi. Dans ce cas, la justice lui sera accordée par la foi et non par l'effort qu'il fera pour

se conformer aux exigences de Dieu. Pour Kant, c'est exactement l'inverse qui est vrai. La justice de la foi lui paraît irréelle et théorique, alors

que l’obéissance à l’impératif catégorique est féconde et pratique : « On ne peut pas du tout comprendre, écrit-il, comment un

homme raisonnable, qui se sait coupable, peut penser sérieusement qu'il n'a qu'à croire au message d'une satisfaction donnée pour lui, et

l’accepter *utiliter,* comme disent les juristes, pour considérer sa faute comme extirpée et à ce point... qii’à l’avenir aussi une honnête

conduite, chose pour laquelle il ne s'est pas donné jusqu'ici la moindre peine, résultera immanquablement de cette foi et du fait d'accepter le bienfait qui lui est

offert. Nul homme qui réfléchit ne saurait en lui-même réaliser une foi pareille. » (op. cit. p. 154-155). Donc le salut doit être conquis là où la faute a

été commise et par celui qui l'a commise.

Pour la Bible, la première proposition est vraie, mais la seconde est fausse. Saint Anselme a bien relevé cette

contradiction qui existe entre ce qu'il appelle « le de voir et le pouvoir ». En réalité, c'est bien l'homme qui doit être régénéré ; c'est donc en lui que

la rédemption doit s'accomplir. Mais cet homme, hélas ! n'en a pas le *pouvoir.* Il voudrait bien se sauver lui-même, mais il n'y parvient pas. La Bible

nous
l'enseigne,
mais
aussi l'histoire,
la raison et
notre propre
expérience.
Malgré toute
notre bonne
volonté, nous
ne parvenons
pas à nous

rendre dignes de Dieu. C'est pourquoi il a fallu que Dieu lui-même *vînt* prendre la place de la créature, ou du moins s'associer à elle, pour accomplir

lui-même ce que l'homme *devait* mais ne *pouvait* réa liser. Pour Anselme, c'est la véritable raison de l'incar nation de Dieu. Il entre dans notre condition

pour
qu'il y ait
quelque part un
humain capable
de vaincre
notre désordre,
un homme qui
puisse enfin
satisfaire
la justice de
Dieu, obéir à
ses

commandements et refléter sa gloire. Dieu ne veut pas simplement passer l'éponge : il exige que sa créature lui réponde, qu'elle le serve

et le loue. Or, comme il n'en trouve pas une seule qui le puisse, il vient lui-même répondre à notre place et incarner parmi nous la créature parfaite.

Ce raisonnement est peut-être subtil, mais il est sage et salutaire : le remède doit être appliqué à l'endroit de la maladie ; la victoire doit être remportée

sur le
lieu de la
défaite. Et
puisque aucun
homme n'était
capable
d'opérer ce
redressement,
Dieu décide de
tenir
lui-même le
rôle de

l’homme en
entrant dans sa
misère
pour pouvoir
opérer ce
redressement
au cœur même
du drame et à
partir du péché
qu’il s’agit de
sur
monter.

On a dit beaucoup de mal de saint Anselme (1033-1109) qu'on a dépeint comme un pur spéculateur, appliqué à décrire notre salut en termes

avant tout juridiques et métaphysiques, Je ne pense pas que ce jugement soit exact et pour vous le montrer, je vais vous citer une page du *Cur Deus homo,*

son œuvre principale. C'est un résumé du thème essentiel de cet ouvrage, que l'auteur place dans la bouche de son interlocuteur Boso : « La

principale question a porté sur ce point : pourquoi Dieu est-il devenu homme, afin de sauver les hommes par sa mort, alors qu'il aurait pu, en apparence du

moins, obtenir le même résultat par une autre voie. Dans ta réponse, tu as établi à ce propos, par des arguments nombreux et contraignants, que la

restauration de la nature hu maine ne devait pas être négligée et qu'elle ne pouvait réussir à moins que Dieu n'enlève à l'homme sa dette

de péché ; celle-ci était si lourde que Dieu seul pou vait l'effacer, alors même qu'il *appartenait à l'homme de le faire* ; c'est pourquoi, celui qui

l’éteindrait devait être en même temps Dieu et homme. » Je précise : dans la pensée de saint Anselme, il devait être Dieu car

seul Dieu a le pouvoir de vaincre Satan, et homme, parce qu'il convenait de réparer la faute là où elle a vraiment détruit la vie. Anselme continue : « Il

était donc inévitable que Dieu prît une nature humaine et l'unît à la nature divine dans une unité personnelle, afin que soit surmontée

la contradiction qui existe dans les natures entre le devoir (homme) et le pouvoir (Dieu) d'éteindre cette dette. » (L. II, c. 17).

b) La *seconde raison* est une variante de la précédente. Dieu est juste — l'homme est injuste. Pour rétablir l'harmonie et

l’unité entre les deux, il s’agissait de faire surgir du néant un homme nouveau. Mais auparavant, il fallait que le jugement de Dieu fût

appliqué au pécheur : « Si tu manges des fruits de l'arbre qui est dans le jardin, tu mourras », avait dit Dieu. Or, nous en

avons mangé ! Dieu va-t-il se dédire et s'adresser maintenant à cet homme en lui disant : «Je t'avais prévenu, ta désobéissance devait te mener infaillible

ment à la mort. Mais maintenant que tu as désobéi, je passe l'éponge. » Quel eût été le résultat de cette attitude : un enfant averti, mais qui

désobéit quand même et qui n'est jamais puni, a vite fait de comprendre qu'il peut tout se permettre. En noyant sa justice dans son

amour, Dieu n’améliore pas notre situation, car sa justice n’est pas une simple condamnation. Elle est une réprobation de nos fautes pour nous

montrer qu'elles nous font du tort. Nous ne punissons pas nos enfants pour leur faire du mal, mais pour les protéger. De même la justice de Dieu a pour

but de nous empêcher de tomber. Son jugement est une forme de son amour : il s'oppose à ce qui nous nuit, afin de nous en détourner.

Pourtant, au

point où nous en sommes arrivés, cette justice ne pouvait que nous écraser, tant le mal était grand. C'est pourquoi Dieu décide de s'appliquer à lui-même ce

jugement. Mais cet acte n'aurait eu aucun sens s'il n'avait accepté de revêtir la condition du coupable. Il devient homme, pour endosser notre faute

et en subir la sanction à notre place. C’est donc lui, en son Fils, qui va mourir à la suite de l’avertissement de la Genèse : tu mourras. Et après avoir ainsi écarté

de nous la
malédiction de
Dieu, il
ressuscitera
pour
incarner *V*
homme
nouveau
réconcilié avec
son Créa
teur et donner
au Père la

réponse qu'il attend de ses enfants.

Ainsi, par son propre ministère, il fait disparaître l'homme du péché et ressurgir l'homme régénéré, c'est-

à-dire la créature qui retrouve en Dieu sa plénitude et son bonheur.

c) Ce faisant, Dieu nous révèle à la fois sa douleur de Père devant

la tournure
qu'ont pris les
événe
ments, et *V*
amitié qu'il
nous porte. Ce
pourrait être le
troisième motif
de son
incarnation. La
croix de Ven
dredi-Saint

exprime la souffrance que Dieu éprouve dès le commencement en voyant nos révoltes, nos fan faronnades et nos détresses. La souffrance de Gethsé-

mané n’est pas
celle d’un
homme
seulement —
en quoi
nous serait-elle
utile ? Elle
révèle la peine
profonde de
Dieu devant le
désordre de sa
créature, et le

malheur
qui est tombé
sur nous depuis
que nous
l’avons quitté.

Où sont les parents qui ne souffriraient pas de voir leurs enfants quitter la maison dans la révolte, partir au loin et perdre leur vie dans la

dissipation ?
Dieu
serait-il plus
insensible que
nous ? Est-il au
surplus
absolument
impensable
qu’une mère
accepte de se
sacrifier

elle-même si
elle savait
qu'en se
soumettant
à une
souffrance
précise, elle
pourrait
regagner l'un
de ses enfants ?
Dieu nous

aimerait-il moins que nous n'aimons nos enfants ?

Si nous expliquons le geste de Dieu d'une façon purement théorique, on peut ne pas le

comprendre. Mais dans les périodes troublées, n'a-t-on pas vu des cas nombreux dans lesquels des êtres se sont sacrifiés pour en sauver

d’autres, qui leur étaient chers et qui souffraient ? Que Dieu agisse de cette manière envers nous ne saurait étonner que les égoïstes ou les aveugles.

Et pourtant, il ne nous le devait pas ! Il l'a fait néan moins en s'appliquant à lui-même dans son Fils le jugement que sa propre perfection

exigeait, en le dé
tournant ainsi de
nous-mêmes, et en nous
acquittant,
pour nous arracher à notre désespoir. C’est ainsi qu’il

nous prouve son amour.

Cette action prodigieuse exige son humanité, car comment saurions-nous autrement qu'il souffre pour nous et qu'il

tient à nous à ce point ? L'amour de Dieu reçoit de ce geste un contenu infiniment plus profond qu'une pure sympathie

extérieure.

c) Enfin, en revêtant notre condition, le Fils de Dieu nous révèle ce que *nous sommes*. Il devient le miroir dans

lequel notre humanité trouve sa propre définition. Et cela n'est pas négligeable non plus. Que savons-nous de nous-mêmes ? On peut bien

définir
l'homme par
ses
caractéristiques
extérieures. Il
est plus
que l'animal ; il
est doué de
raison ; il
aspire à la
conquête du
ciel. On peut

analyser son corps et en partie au moins son âme. Mais peut-on découvrir l’essence de son être, à partir de considérations biolo
giques,

sociologiques, psychologiques même ? La Bible ne le pense pas et pour nous offrir une véritable des cription de nous-mêmes, elle présente à nos yeux un

homme parfait, c'est-à-dire qui vit dans une commu nion permanente avec Dieu. Cet homme, dans une deuxième étape, illustre notre situation

actuelle : sur la croix, il est ce que nous sommes. En plus, l'homme réhabilité nous est présenté dans sa résurrection et les quarante jours qu'il a encore

vécus sur terre jusqu'à
son ascension.

Cette vivante définition de notre humanité, dans
ses trois phases — son origine, sa chute et sa régé
nération — est

plus précieuse qu'on l'a souvent pensé ! Elle peut constituer la règle de notre vie personnelle, politique et sociale. Elle nous montre l'homme dans sa

rencontre avec Dieu et avec son prochain et indique la voie dans laquelle l'*individualisme* et le *collectivisme* peuvent être surmontés. La doctrine biblique de

l’homme est assurément aujourd’hui la vérité dont nous avons le plus urgent besoin sur le plan politique et économique, dans les conflits entre l’Est et l’Ouest

et l'organisation du travail notamment.

Mais cette révélation sur l'homme nous vient de l'homme Jésus, qui peut nous l'apporter parce qu'il

incarne l'humanité que Dieu a conçue et créée, l'humanité qui n'a pas failli, celle de Dieu, par conséquent.

Le dogme des deux *natures*

proclame
simplement
ces deux
grandes séries
d'affirmations,
nécessaires à
notre salut :
il fallait que
Dieu vînt
lui-même
vaincre
le péché —

et il fallait qu'il le fît dans notre condi
tion.
Autrement l'Evangile est déformé et il n'aboutit
pas à notre rédemption.
Dans ce cas notre foi est

vaine.

« Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même » (2 Cor. 5:19). On ne peut résumer plus succinctement cette œuvre

grandiose : « Dieu est dans cet homme pour opérer le redressement rendu nécessaire par la chute. »

III. — Mais il fallait encore affirmer l'unité de ces deux réalités en Christ, car Jésus n'est pas un être double. Ne soyons pas trop surpris de la

difficulté que nous éprouvons à comprendre et à formuler cette *unité*.

Et pourquoi donc ? Le raisonnement est ici assez simple :

nous vivons *séparés* de Dieu. Dans cette situa

tion, ce que nous avons le plus de peine à saisir, c'est

notre unité avec lui. Autant demander à un aveugle

de définir la lumière qu'il n'a jamais vue. Nous n'ar

rivons pas à comprendre comment l'homme peut être

absolument uni à Dieu, sans cesser d'être

pleinement un homme. Nous imaginons toujours que Dieu va nous écraser. C'est à cause du péché que nous raisonnons ainsi. En

réalité, l'homme est fait pour vivre avec Dieu ; c'est dans sa soumission à Dieu qu'il trouve sa liberté, sa responsabilité de créature, car

Dieu n’est pas un tyran. Plus nous sommes près de lui, plus nous jouissons de nos privilèges de créatures. Le grand men songe du serpent a été de

nous faire croire que nous ne serions nous-mêmes que dans la concurrence avec Dieu.

Or, en Jésus-Christ, nous apprenons que l'unité avec

Dieu est la condition de notre bonheur. Cette unité n'est donc pas tellement extraordinaire : elle est le but de la création et le but de la rédemption.

Jésus nous montre ce que nous serons quand nous aurons retrouvé Dieu. Sa divinité et son humanité, unies en une par faite unité, nous offrent le spectacle de

notre restau
ration.
Il fallait donc affirmer à tout prix cette *unité* com
plète entre Dieu et l'homme en Christ, même si notre
raison ne

parvient pas à saisir ce mystère. La nécessité de cette double affirmation était d'ordre spirituel et non intellectuel. Les Pères l'ont

toujours désignée comme un *mystère,* à la fois insaisissable et indispensable à notre salut. Ici plus encore qu'ailleurs, nous

constatons que ces définitions ne sont pas faites pour satisfaire une raison rebelle, mais pour attester dans la foi trois exigences sans

lesquelles elle se voit défor
mée. Il s'agit d'un triple témoignage et non d'un
exposé de logique cartésienne. Il fallait que ce fût
Dieu. Il

fallait qu'il agisse dans la condition de l'homme et le but de toute cette *action* était la pleine unité de Dieu et de l'homme. Pour ces motifs, les deux natures

du Christ formaient une seule personne.

Qui comprend les raisons impératives de cette formu

lation n’est pas surpris de ne pouvoir dominer intel

lectuellement le résultat. Il s'agit ici de s'ouvrir à un mystère, dont dépend notre vie.

Seulement cette formulation exigeait en

même temps que l'on prenne certaines précautions, dont je vais indiquer les deux principales :

1. — Les deux natures,

bien qu'unies, ne se *con fondent* pas en Jésus. Pourquoi fallait-il éviter cette confusion ? Pour deux raisons surtout : *a)* Si Dieu cessait d'être

Dieu pour se mélanger à l'homme et se confondre si peu que ce soit avec lui, il disparaîtrait aussitôt en lui. Nous verrons que bien des fautes de

l'Eglise ont découlé de cette confusion, *b)* D'autre part, l'homme aurait toutes les chances de devenir lui-même Dieu, si Dieu se mêlait à ce

point à sa créature,

qu'il se transformait en elle. Dans ce cas, nous devrions

mettre notre confiance en l'homme uni à Dieu au

point de

l'être devenu. Si l'unité est un mélange, l'humanité de Jésus est alors divinisée, ce qui fut aussi à l'origine de multiples erreurs pratiques de l'Eglise.

On sait que le marxisme s’est servi de cette identi
fication de l’homme avec Dieu, poussée jusqu’à son
extrême limite par le théologien protestant

Feuerbach, pour lequel Dieu n'était plus que l'homme en devenir.

Mais sans aller jusqu'à cette extrémité, il s'est trouvé des théologiens

chrétiens pour diviniser partiellement l'homme ou l'Eglise ou la raison ou l'expérience à partir de cette confusion entre les deux natures de Christ.

2. — Inversement, il n'est pas non plus permis de simplement juxtaposer la divinité et l'humanité du Christ, en les laissant *séparées l'une*

de l'autre. Car le but de l'œuvre de Dieu est de nous unir à lui et non de nous placer simplement à côté de lui. Le

dualisme qui subsiste dans ce cas est l'effet du péché qui *sépare* et *divise* au lieu d'unir.

Les Pères de Chalcédoine ont évité les deux écueils en déclarant

que l’unité de Dieu et de l’homme en Christ était sans confusion ni transformation, mais pourtant pleine et entière, c’est-à-dire

sans séparation
ni division.
Ils nous ont
ainsi rendu un
immense ser
vice car
indirectement
ils ont parlé de
notre propre
unité avec
Dieu qui, elle
aussi, est sans

mélange ni séparation, ce qui est notre grande espérance.

Nous allons indiquer tout à l'heure la portée pra tique de ces décisions pour toute la vie de

l’Eglise,

mais il faut nous arrêter auparavant à un dogme clas

sique qui revêt également une immense importance et

résume ce qui précède : Jésus-Christ est

le *Médiateur* entre Dieu et les hommes. Cette médiation précieuse ne repose pas seulement sur certains textes isolés, mais sur l'ensemble du témoignage

scripturaire. « La loi a été proclamée au moyen d'un médiateur », écrit Paul dans Gai. 3:19. « Il y a un seul médiateur entre Dieu et les

hommes»,
ajoute l'apôtre
dans I Tim. 2:5.
«Jésus
est le
médiateur
d'une alliance
plus excellente
», lisons-
nous dans
Hébr. 8:6 ; « Le
médiateur

d’une nouvelle alliance » (Hébr. 9:15 et 12:24).

Que signifie cette expression ? Le médiateur est celui qui s’interpose entre deux

adversaires pour les récon cilier. Dans l'Ancien Testament, on nous démontre que Moïse a joué constamment ce rôle entre Dieu et son peuple,

transmettant à Israël les ordres de Yahvé, et portant devant l'Eternel les cris et les révoltes du peuple. Il « se tenait, déclare le livre

du Deutéronome, entre l'Eternel et nous » (Deut. 5:5). Jésus se placera dans la même situation, entre Dieu et nous, avec cette différence

qu’il ne sera pas comme Moïse un troisième élément, mais qu’il incarnera dans sa propre personne les deux réalités qu’il s’agit de

réconcilier. Il sera à la fois pleinement Dieu et pleinement homme, attestant la présence de Dieu auprès de nous et nous représen

tant auprès de Dieu. Et dans cette position il conclura une nouvelle alliance entre les deux partenaires séparés.

Pour y parvenir, il

commence par *revivre* en lui-même la rupture qui nous sépare de Dieu. Une tension for midable s'établira en lui, entre le Dieu juste et l'homme

révolté, la tension même dont nous souffrons aujour d'hui. Mais il la vaincra pour restaurer la *paix*. Par cette paix qu'il a conquise en lui-même, il

a reconsti
tué *Y*
alliance entre
Dieu et
l’homme. Sa
médiation,
c’est d’avoir
abouti à ce
résultat, mais le
plus extra
ordinaire
là-dedans, c’est

de comprendre que cette paix est déjà valable pour nous.

Christ, en effet, selon les Evangiles, n'est pas seulement un homme parmi d'autres, mais

l'homme par excellence, le type de tous les hommes, en ce sens qu'il nous représente et nous porte tous. Il récapitule, comme le disait Irénée,

l'humanité entière qui, dans sa per sonne, se découvre déjà réconciliée avec Dieu. La mé diation a donc abouti pour nous tous, à condition que

nous placions notre confiance dans cette œuvre de Jésus, plutôt que dans nos œuvres. Evidemment, si nous ne croyons pas en lui, si nous ne

tenons pas l'enseignement biblique pour vrai, si nous préférons continuer à tâtonner dans la nuit, l'alliance conclue en Christ pour tous les

hommes n'a aucun sens pour nous.

Mais croire, c'est recevoir la nouvelle extraordinaire que Christ a vraiment tout accompli non seulement

pour lui — ce qui ne nous avancerait pas à grand-chose — mais pour nous aussi. En lui, il n’y a plus deux adversaires. La concurrence est dépassée ; nous

sommes réconciliés avec Dieu ; les deux adversaires ont retrouvé la paix ; ils s'aiment de nouveau, se parlent, se complètent et travaillent

ensemble comme au premier jour. Telle est la nouvelle sensationnelle que nous sommes chargés d'annoncer à tous en ajou tant que si la

guerre est finie entre l'homme et Dieu,
cela doit nécessairement entraîner la fin de nos guerres
entre nous. Nous ne pouvons établir la paix à moins
de la fonder

sur cette médiation : en Christ, Dieu et l'homme sont déjà réunis, car dans cet homme, tous les hommes sont représentés devant Dieu. Notre foi

nous permet de découvrir, en dépit de tout ce qui nous sépare de Dieu, notre incorporation en Christ, qui est déjà notre vie, notre justice, notre

réconciliation avec Dieu.

* ♦ *

Mais venons-en maintenant aux *conséquences* assu rément

essentielles pour toute notre vie d'Eglise, de ces définitions sur la personne de Jésus-Christ. Ces conclusions sont impliquées dans la formulation du

dogme des deux natures. Nous les grouperons sous deux grands titres :

1. Nulle part et sous aucun prétexte,

il ne faut *con fondre* ce qui est de Dieu et de l'homme.

a) Prenons d'abord le problème de *V Ecriture sainte*. Il ne nous est pas permis de

confondre en elle la lettre qui est de l'homme et la Parole de Dieu. Celle-ci ne devient pas automatiquement la parole humaine de la Bible. Il est clair que ces

témoignages ont été écrits par des hommes. Il est certain aussi qu'ils ont été ins
pirés. Mais leurs écrits ne deviennent pas divins pour autant. Ils sont

justement des *témoignages,* mais non pas une parole tombée du ciel. Dieu entend s'en servir. Quand il le veut, il s'unit à ces écrits pour s'en servir et nous

transmettre sa propre parole par eux. Mais cette unité ne transforme pas la Parole divine en une parole humaine. Car la Parole de Dieu, même lors qu'elle utilise

ces *textes humains,* reste celle de Dieu — et heureusement, car c'est bien de Dieu que nous avons *besoin,* et non pas seulement de l'enseignement

de ses disciples. La Bible n'est donc pas divine en elle-même, mais dans son humanité pleine et entière, elle est le moyen par lequel Dieu

nous accorde sa Parole authentique et divine.

Considérer la Bible comme une sorte de *divinité* en soi, c'est transformer un élément de notre his

toire en une réalité divine et en faire presque une idole. Cette conception, *ultra-orthodoxe*, est contraire aux définitions correctes des deux natures du

Christ. ■

b) Il en va de même pour la prédication, qui est une parole pleinement humaine, mais dont Dieu peut se *servir* pour

intervenir lui-même. Et aussi de *V Eglise* qui, tout en étant le corps de Christ, reste composée d'hommes, pardonnés sans doute, mais

pécheurs tou-
jours. La doctrine romaine d'une Eglise devenue une sorte d'hypostase semi-divine, infaillible en son chef,

sanctifiée par l'ordination dans la hiérarchie, dispo sant de la grâce pour la distribuer, correspond à la même erreur. Ici, ce n'est plus la Bible

que l'on divi
nise, mais
l'Eglise et
partiellement
les hommes qui
la
composent.
Lorsque le
Credo déclare
que l'Eglise est
sainte, il veut
dire mise à part

pour servir la grâce,
mais non pas sanctifiée au sens de semi-divine et supé
rieure au reste des hommes.

c) On peut encore

confondre *Dieu et l^y homme,* en élevant la raison de cet homme au niveau d'une réalité absolue, comme on l'a fait dans l'idéalisme du XIX^e

siècle, ou alors l'expérience religieuse, ou encore la conscience morale et l'histoire, comme si ces éléments de notre humanité étaient tout

d’un coup revêtus d’un pouvoir quasi divin. Dieu ne devient ni la Bible, ni l’Eglise, ni notre esprit, ni nos expériences. Toutes ces réalités

existent, bien
sûr, et ont leur
valeur, mais
elles
ne sont pas
élevées
au-dessus
d'elles-mêmes
et trans
formées en des
éléments de
divinité parmi

nous. Que
la grâce doive
être
expérimentée,
nul ne le nie,
mais
que cette grâce
de Dieu se
confonde avec
la voix de
notre
conscience,

celle de notre
esprit, avec
notre libre-
arbitre ou nos
bonnes œuvres,
cela n'est pas
possible.
D'ailleurs,
historiquement,
on constate très
clairement
que partout où

des éléments humains et religieux ont été élevés au niveau de *valeurs dogmatiques,* la révé
lation de Dieu en Christ s’est vue automatiqueme

nt
négligée et peu à peu mise de côté. Non, Dieu reste
Dieu et si le Saint-Esprit vient en nous pour nous

permettre de le

recevoir, il ne se confond pas avec nos propres talents.

d) Dans les rapports entre *f Eglise et P Etat*$_9$ on a vu aussi cette

erreur produire les pires catastrophes, quand l'Etat a cru pouvoir se prévaloir d'une sorte de pou voir divin. Or, l'Etat n'est pas divin et lorsqu'il a eu

cette prétention, elle l'a presque chaque fois conduit à des abus de pouvoir. Que l'Etat puisse lui aussi servir le Christ, à sa manière, comme cela

nous est ensei
gné dans le
chapitre 13 des
Romains, oui !
mais tout
en gardant une
claire
conscience de
sa pleine
humanité
et de sa
modestie

nécessaire.
C’est pourquoi on a sou
vent répété ces derniers temps que le meilleur Etat
était l’Etat laïc, qui ne confond sa mission ni avec
celle de

l’Eglise, ni avec le pouvoir absolu, apparte nant à Dieu seul. Bien des catastrophes eussent été évitées si l’on s’était gardé de ces dangers, tant en ce qui concerne

les guerres, les persécutions, que la peine de mort, par exemple, dont on reparle en ce moment.

e) Enfin, relevons que la confusion entre

ce qui est de Dieu et de l'homme a fait bien des ravages dans les rapports entre la foi et la science, la foi et la tech nique, toutes les merveilleuses

techniques que l'homme a pu découvrir par la grandeur de son esprit. Pour quoi confondre ici encore les domaines et condamner non seulement Galilée, mais la

bonne psychologie, la technique du travail social, etc. Ici la confusion a sévi de nouveau dans les deux sens, soit que la foi exclue la sagesse

humaine, soit que cette sagesse se fasse religieuse pour se *rehausser* aux yeux de l'Eglise ! Pour quoi ne pas rester dans la propreté et l'honnêteté des deux domaines

qui sont unis sans doute, mais où la foi ne se fait pas scientifique et la science ne se fait pas religieuse ?

2. — Mais il y a aussi le

danger inverse. Sous pré texte de ne pas *confondre,* on refuse de considérer *Yunité,* mystérieuse mais réelle assurément, qui s'est accomplie en

Jésus-Christ, entre ce qui est de Dieu et de l'homme. Reprenons rapidement ces différents points pour indiquer le péril :

a) Pour ne

pas risquer de diviniser l'Ecriture sainte, on oublie qu'elle est *sainte* précisément, c'est-à-dire mise à part pour être en elle-même le

lieu où la Parole
de Dieu nous rencontre. Dans son humanité, on se per
met alors de la découper,
utilisant des grands ciseaux
pour enlever tout ce qui ne

nous paraît pas corres
pondre à l'idée que nous nous faisons de Dieu ! Et surtout, incapable d'admettre cette conjonction libre

et miraculeuse de la Parole vivante de Dieu avec cette parole humaine, on suppose que la vérité divine est toujours au-delà du texte, qui n'en serait alors

qu’un
symbole. Ainsi,
on liquéfie pour
ainsi dire le
message
de Dieu, qui se
trouve rejeté
au-delà du texte
dans
un *no maris*
land brumeux
autorisant

toutes les sup positions. La Bible n’est plus que l’occasion d’aller à la recherche d’un Dieu lointain et vague qui finit par correspondre davantage à nos

intuitions sur lui qu'à la *révélation* proprement dite.

b) Pour l'Eglise, afin d'éviter qu'elle ne devienne une institution

plus ou moins divine, on la *sécularise* et l'humanise, au point qu'elle se distingue à peine d'une simple société humaine. Le sermon est un dis

cours qui ne transmet plus la Parole de Dieu et l'Eglise accepte dans son sein une multitude d'incroyants ou de demi-croyants, qui compensent par beaucoup

de
bonne volonté leur ignorance de Dieu. Mais il arrive
alors que les extrêmes se touchent : cette Eglise peu
unie à Jésus-Christ est obligée, pour se

maintenir,
d’accentuer
tellement
quelques-uns
de ses principes

—

souvent les plus
désespérément
humains —
qu’elle
s’absolutise
elle-même et en

revient par une autre voie
au danger inverse d'une société
humaine qui se prend
plus ou moins pour
l'incarnation de la vérité divine.

c) Ceci se produit également avec *l* histoire, Inexpérience* ou la *conscience* qui, pour s'être séparées de l'unité avec Christ, se prennent pour

des valeurs der
nières et les
critères de la
vérité. Les
Pères l'ont déjà
remarqué : la
confusion finit
par conduire à
la sépa
ration et la
séparation par
rejoindre la

confusion !
C’est pourquoi
dans le système
romain où la
confu
sion domine,
nous trouvons
de nombreux
signes de
sécularisation,
alors que dans
le

protestantisme
mo
derne, où la
séparation l’a
certainement
emporté, nous
nous
retrouvons ici
et là en face de
confusions auto
ritaires.

d) Pour ce qui est de l'Etat, la séparation peut aller si loin que celui-ci oublie non seulement sa pseudo divinité, mais aussi sa

mission, mystérieusement liée dans sa pleine humanité à la révélation de Dieu en Christ. L'Etat fonctionne pour le bien de l'homme — or le bien de

l’homme, c’est Dieu qui le définit, comme aussi la liberté et la justice. Un gouvernement cons
cient de sa tâche ne peut rester fermé, en raison de sa neutralité,

devant le fait
que Dieu a
vraiment pro
tégé l'homme,
en le justifiant,
en le mettant en
liberté
et en lui
indiquant dans
quelles
conditions il
doit

vivre, travailler et rencontrer son prochain, pour rester humain.

e) Dans les rapports entre la *science et la foi,* il n'est pas bon non plus de

séparer, comme si la foi touchait le cœur seulement, alors que la science con cernerait la raison. A ce moment, on ne brise pas seulement

l’unité de
Christ, mais
celle de tout
homme
qui ne peut pas
faire deux parts
dans sa vie :
celle du
dimanche et
celle de la
semaine, de
l’Eglise et du

bureau.

La confusion aboutit à la disparition du vrai Dieu et de l'homme véritable, tandis que la séparation brise cet homme et le mène tôt ou tard au

dédoublement de sa personnalité, qui est peut-être l'un des signes extérieurs les plus poignants du péché.

Telles sont, rapidement esquissées, les

conséquences énormes de la définition des deux natures en Christ.
Dans le chapitre suivant, nous aborderons la descrip tion de *A* oeuvre* de

Jésus, qu'on ne
doit d'ailleurs
pas
non plus diviser
de sa *personne,*
comme on l'a
trop
souvent fait
dans la
théologie.

LE SENS DE LA MORT DU CHRIST

De la description de la personne du

Christ, nous passons maintenant à l'examen de son œuvre et notam
ment de sa mort. Pourquoi fallait-il qu'il mourût et quelle est la portée de cet

événement ? En sautant ainsi par-dessus son ministère pour en arriver directement à sa passion, nous ne voulons pas prétendre que ses enseignements,

ses rencontres
et ses miracles
soient de
peu
d'importance,
mais outre
qu'on ne peut
pas parler
de tout en
quatre leçons, il
est vrai de dire
que sa vie

culmine et trouve sa véritable signification dans la semaine de Pâques. C’est d’ailleurs sur le sens de sa mort que les discussions ont été les plus

vives et voilà aussi pourquoi j'ai choisi de m'y arrêter plus longue ment.

Pour être aussi clair que possible, j'ai divisé cet exposé en trois parties. Je

commencerai par rappeler le fondement biblique. Puis nous parcourrons ensemble les grandes étapes de l'histoire de l'Eglise, pour con

naître quelques-unes des interprétations qui ont été formulées au cours des siècles. Enfin nous analyserons quelques notions

classiques, telles que le sacrifice, la justification et la réconciliation.

Nous nous trouvons ici au cœur du mystère devant lequel il n'est pas superflu de

rappeler les paroles de Dieu à Moïse : « Le lieu sur lequel tu te tiens est une terre sainte. » Gardons-nous de fouler imprudemment et irrespectueuse

ment ce lieu très saint.

♦ »

On a prétendu que l’apôtre Paul était presque le seul écrivain biblique à accorder une

valeur expiatoire à la mort de Jésus-Christ. C'est là, à mon avis, une simplification hâtive et qui répond à des idées préconçues. Sans parler de

l'Ancien Testament et notamment du fameux texte d'Esaïe 53 : « Ce sont nos souffrances qu'il a portées... Il était blessé pour nos péchés,

brisé pour nos iniquités ; le châtiment qui nous donne la paix est tombé sur lui » — nous découvrons une impressionnante convergence dans les écrits du Nouveau

Testament.

Les *Evangiles synoptiques* fournissent de nombreuses indications. Il y a d'abord le texte si souvent cité de Marc 10:45 et parallèles : «

Le Fils de l’homme est venu... pour donner sa vie comme la rançon de plu sieurs. » Ensuite il y a les paroles par lesquelles Jésus annonce sa mort : « Alors

il commença à leur appren
dre qu'il fallait que le Fils de l'homme
souffrît beau
coup... qu'il fût rejeté et mis à mort et qu'il ressuscitât
trois jours après » (Marc 8:31).

Les disciples ne l'avaient pas compris, mais Jésus le sait dès le com mencement ; il a agi depuis le début en fonction de cette fin que sa naissance annonce déjà.

Dans son dernier repas avec ses disciples, il prédit sa mort, non pas comme un simple échec, mais comme un acte nécessaire à notre salut : « Mon corps est

brisé pour vous ; mon sang est répandu pour la rémission des péchés » (Matth. 26:26-29). Pendant son procès, il ne dissimule pas que cette mort,

acceptée après
une ter
rible lutte,
répond à la
volonté
rédemptrice de
Dieu
(Marc 14:36 s.,
49, 61). Et tout
à la fin,
lorsqu'il con
fie ses ultimes

instructions à ses disciples pour éviter qu'ils ne s'y trompent, Jésus interprète lui-même sa mort comme l'événement salutaire par excellence : « Il est écrit, leur

dit-il, que le Christ souffrirait, qu'il res susciterait des morts le troisième jour et que la repen tance et le pardon des péchés seraient prêchés en son

nom » (Luc 24:46-47). A ces attestations directes, s'ajoutent d'innombrables témoignages indirects : tout annonce le plan de Dieu, par lequel il accomplira

notre
délivrance dans
la mort du
Messie : la
parabole
du serviteur
impitoyable où
le roi remet la
dette en
la prenant sur
lui ; la fameuse
prophétie : « Si

le grain
ne meurt... », la
défaite de Satan
qui tombe du
ciel,
les miracles
signes de la
victoire,
l'opinion des
dis
ciples sur
Jésus.

Comment
échapper à la
conviction
que tous ces
récits
s'accomplissent
dans cette mort
et
cette
résurrection ?
L'étendue des
récits consacrés

à la
passion prouve
déjà à elle seule
l'importance
accordée
à cette fin.

Chez *Jean,*
cette
conception
apparaît plus
claire
ment encore.

La notion de l’agneau implique le sacri
fice et déjà l’expiation dans le sens d’Ex. 12 et de Lév. 16. La parole centrale de Jean 3:16, rattachée à

Nombres 21 et reprise dans I Jean 4:9-10, résume le contenu tout entier de l'événement : Dieu donne son Fils unique comme victime expiatoire pour nos péchés,

afin que nous ne périssions pas. En livrant sa vie pour ses brebis, le bon berger les arrache à la mort et leur rend la vie (Jean 10). Et l'expiation est clairement

attestée dans I Jean 2:2 : « Il est lui-même une vic time expiatoire pour nos péchés et non seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux du monde entier. »

« Je donne ma vie... personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même... (Jean 10:17).

Le livre des *Actes* applique à Jésus le passage d'Esaïe 53,

dans la rencontre de Philippe avec l'Eu-
nuque et le rôle du sang est indiqué dans 20:28. Les lettres de *Pierre* sont tout à fait explicites sur ce

point : le rachat, le sang, l'agneau prédestiné avant la fondation du monde, tout ceci est fortement accentué : « Il a porté lui-même nos

péchés en son corps sur le bois, afin que morts au péché, nous vivions pour la justice » (2:21-25). L'Epître aux *Hébreux* présente la mort du Christ

au moyen de la théologie du sacrifice, développée dans le Lévitique, et cette notion centrale appelle celles du sang, du pardon, du rachat, du sacri

ficateur, du médiateur.
Toute la lettre serait à citer.
Enfin *Y Apocalypse* ne laisse pas le moindre doute : « Tu as été immolé, et tu as racheté pour Dieu par

ton sang des hommes de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation » (5:9). Le sang de l'agneau joue, dans ce livre, le rôle principal.

Mais il est

certain que *Paul* est encore le plus abon dant. Relevons le texte central de Rom. 3:21 et ss. :

Dieu destine cet homme à mourir, afin qu'il soit une victime

propitiatoire et qu'il opère ainsi par son sang notre rédemption. Dans cet acte, Dieu révèle sa justice, en le condamnant, lui, en lieu et

place des pécheurs, afin de justifier ces derniers. Christ est mort pour nous, ses ennemis, afin de nous rendre la paix (Rom. 5). « Pour nous » signifie chez

Paul à cause de nous, à notre place et en notre faveur. C'est par cet acte objectif que Dieu renverse le mur de sépara tion et nous réconcilie avec lui-même,

rétablissant la paix entre les deux partenaires séparés. Il condamne le péché dans cette chair pour nous rendre la vie.
Cette mort est la condition et

le prix de notre rachat.

A cause de cette mort, Christ est fait malédiction pour nous (Gai. 3:13). Ici, la substitution est clairement attestée : il y a

véritablement *échange* entre lui et nous — ce qui est le sens même du mot réconciliation : il est fait péché (2 Cor. 5:21), il est condamné et maudit,

afin que nous soyons délivrés de cette tyrannie et rétablis dans notre vérité originelle. Associés à lui par le Saint-Esprit, nous mourons et ressuscitons

avec lui : c’est le sens du baptême et de la sainte cène ; toute la foi se résume dans cette participation à sa mort et à sa résurrection.

Les termes classiques figurent tous dans les descriptions de Paul, excepté celui de sa satisfaction — ce qui ne signifie nullement d'ailleurs

que l'idée en soit absente.

* * *

Cette liste impressionnante d'affirmations convergentes explique que l'Eglise ait confessé dès le

début la valeur expiatoire de la mort de Jésus. Sur certains points, les discussions furent assez nourries, mais dans l'ensemble, on peut observer

un accord général sur la valeur rédemptrice de cette mort. Le grand historien HARNACK le reconnaît sans ambage : « L'incarnation étant toujours supposée,

écrit-il, c'est la mort du Christ qui est devenue en Occident le *punctum saliens*. Déjà avant saint AUGUSTIN, elle est considérée sous tous ses aspects possibles :

comme sacrifice, comme récon ciliation, comme rançon, comme substitution générale » *(Do&nengeschi chte,* T. 2, p. 50-51).)

Parmi les

innombrables citations des Pères, j'en choisirai quelques-unes pour vous donner une idée de la direction que prenaient leurs méditations sur ce

point essentiel. Mais, auparavant, je désire présenter une remarque d'ordre général : on peut diviser l'his toire de l'Eglise fen cinq grandes périodes : les

six pre
miers siècles, le
Moyen-âge, la
Réforme, le
protestan
tisme moderne
et la période
contemporaine.
Il est per
mis d'affirmer
que rares ont
été ceux qui ont

mis en
doute la portée
expiatoire de la
mort du Christ
dans
les trois
premières
périodes. La
critique est née
au
XVI^{e} siècle et
pas chez les

Réformateurs ; elle s'est répandue aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles. Seul le protestantisme moderne a osé mettre radicalement en question ce noyau

central de la foi que toutes les autres périodes ont respecté comme la condition de notre salut.

Mais revenons aux premiers Pères

: « C’est à cause de la chanté qu’il a eue pour nous que Jésus-Christ notre Seigneur, docile à la volonté de Dieu, a donné son sang pour nous

(c'est-à-dire sa vie), sa chair pour notre chair, son âme pour nos âmes », écrit Clément de Rome (fin 1er siècle). — «Que personne ne se trompe : même

les êtres célestes et la gloire des anges et les archontes visibles et invisibles, s'ils ne croient pas au sang du Christ, pour eux aussi, il y a un juge

ment... »
(Ignace
d'Antioche, fin
1er siècle).

« Si le
Seigneur
Jésus-Christ
porte lui-même
le nom
d'agneau, ce
n'est pas qu'il
ait été en

apparence changé, métamorphosé en agneau ; c'est qu'il a voulu, dans sa bonté, apporter aux hommes la réconciliation avec Dieu et ainsi jouer à l'égard

du genre humain le rôle de l'agneau, victime sans tache et sans faute, par lequel on croit apaiser le courroux de Dieu contre les hommes *
(Origène, fin II^{e}

siècle).

« Le Verbe voyait que la corruption des hommes ne pouvait absolument être détruite que par la mort. Mais il n'était pas possible que le Verbe

mourût...
aussi prend-il
un corps
capable de
mourir pour
tous
et que grâce au
Verbe qui
habite en lui, il
reste incor
ruptible et
désormais fasse

cesser en tous
la corruption
par la grâce de
la résurrection.
Ainsi, comme
un sacri
fice et une
victime sans
tache, il offre à
la mort ce
corps qu'il a
pris pour lui et

aussitôt il fait dispa
raître la mort en tous ses semblables par l'offrande d'une victime qui leur ressemble » (Athanase, né en 295 : *De*

l'incarnation du Verbe, N° 9).

Et Cyrille de Jérusalem qui, après Origène, a fourni la première dogmatique complète dans ses catéchèses : « Telles sont les

douleurs et les ignominies que le Sauveur a endurées, pour pacifier par le sang de la croix tant ce qui est sur la terre, que ce qui est au ciel (Col. 1:20). Le

péché nous avait rendus ennemis de Dieu. Dieu avait condamné à la mort tout être né dans le péché. De deux choses l'une, il fallait pour que Dieu fût

fidèle à sa parole, ou qu'il détruisît toute la race humaine, ou que dans sa miséricorde il mît au néant son arrêt de mort. Mais remarquez ici

la suprême sagesse de Dieu. Il maintînt son décret dans son intégrité, sans porter atteinte à sa miséricorde. Jésus-Christ dans sa chair se

chargea de nos péchés
pour les porter sur la croix, afin que, mourant avec lui au péché, nous vivions à la justice (I Pierre 2:24).
La victime ne fut pas d'une

minime valeur. Ce ne fut pas une brebis prise et choisie dans un troupeau quel conque, ni un homme tel qu'un autre ; ce n'était pas seulement un ange ; c'était

un Dieu et un Dieu-homme (£s. 63:9). Quelque grands, quelque énormes, quelque multipliés que fussent les péchés des hommes, ils étaient

encore
au-dessous de
la justice de
celui qui se
sacri
fiait pour eux.
Non, l'énormité
des crimes
commis sur
toute la terre ne
pourrait être
mise en balance

avec
la justice de celui qui se donna pour notre victime expiatoire, qui mourut quand il voulut, et qui reprit
la vie quand il voulut » (XIII^{e} catéchèse).

Grégoire de NAZIANCE (né en 330) : « Devant qui en effet ce sang a-t-il été répandu pour nous et pour quoi le sang noble et grand de Dieu a-t-il été répandu,

ce Dieu sacrificateur et victime ? Nous étions, nous, entre les mains du diable, dans l'esclavage du péché et adonnés à la volupté, selon nos vices. Mais si le

prix de la rédemption n'est pas acquitté envers un autre que celui qui tient les prisonniers, je le demande, au regard de qui a-t-il été offert en

sacrifice et pour quoi ? Si c'est au regard du Malin, ô honte ! Mais si c'est au regard du Père, comment cela a-t-il été fait ? Et en effet, nous n'étions

pas entre ses mains... Il est évidemment clair que c'est le Père qui l'a reçu, non parce qu'il le réclamait ou le désirait, mais par l'économie de la rédemption et

parce qu'il
fallait que
l'homme fût
sanctifié par
l'humanité de
Dieu pour
que lui-même
nous délivre, la
victoire étant
remportée
de force sur le
tyran et pour

qu'il nous ramène à lui par l'intermédiaire de son Fils » (*Orationes* ; Ench. patr. 1016).

Jean CHRYSOSTOME (344-398) : « Le démon avait

renversé Adam avec le bois de l’arbre, Jésus-Christ a terrassé le démon avec le bois de la croix. Le bois de l’arbre a jeté les hommes dans l’abîme, le bois de la

croix les en a
retirés ; le bois
de l’arbre a
dépouillé
l’homme de ses
privilèges et l’a
enfermé dans
l’obscu
rité d’une
prison ; le bois
de la croix a
dépouillé de

ses armes le vainqueur de l'homme, et l'a montré vaincu à toute la terre. La mort d'Adam s'est étendue sur ceux qui sont venus après lui ; la mort de Jésus-

Christ a rappelé à la vie ceux qui étaient nés avant lui » *(Homélie sur la croix)*.

Saint AUGUSTIN a été très précis sur ce point : « Combien tu nous as aimés,

ô bon Père, toi qui n'as pas épargné ton Fils unique, mais qui l'as livré pour nous, impies. Comme tu nous as aimés, nous pour qui ce Fils... s'est soumis jusqu'à

la mort de la croix, lui
le seul qui soit libre de la mort... C'est pour nous qu'il a été devant toi vainqueur et victime, et vainqueur précisément parce qu'il était

victime ; et sacrificateur précisément parce que sacrifice lui-même, faisant de nous, d'esclaves que nous étions, des fils pour toi, et se faisant ton

esclave, de Fils qu'il était» *(Confessions)*.

On pourrait multiplier ces témoignages presque sans limite. Les théologiens du *moyen âge* ont conservé cette foi à laquelle

saint ANSELME, BONAVENTURE et saint THOMAS notamment ont donné un relief admirable. Un théologien contemporain a écrit que le Dieu d'Anselme

n'était pas celui de l'Evangile ! Le même hésite d'ailleurs à reconnaître dans le Dieu de Paul, le Père que priait Jésus. Mais tout dépend comment

on interprète Anselme. Il dit que l'honneur de Dieu a été atteint par le péché ; qu'en conséquence cet honneur devait obtenir satisfaction par la mort du Fils

et nous justifier par sa condamnation. On en a déduit que Dieu avait besoin de la mort du Christ pour réta
blir son prestige. C’est là simplement un malentendu

sur le sens des termes. Pour Anselme, l'honneur de Dieu ne signifie pas sa *vanité,* mais le rayonnement de sa personne divine. Traduit en langage

moderne, son raisonnement se développe de la façon que voici :
Dieu, dans les perfections de son amour, de sa justice,
de sa patience et de sa miséricorde, ne

peut admettre d'être bafoué par le péché des hommes. Ce faisant, il défend notre propre intégrité et notre bien. Il réprouve donc ce qui nous fait souffrir et le

condamne, non pas en nous, car nous ne l'aurions pas supporté, mais en lui pour nous épargner, tout en agissant selon la vérité. Il préfère donc se frapper

lui-même, pour que le mal soit détruit, mais sans détruire la créature, qui sera au contraire réhabilitée par cet acte de jus tice. En prenant à sa charge notre faute, il

nous fait
vivre : c’est
ainsi que sa
justice, tout en
étant satis
faite, au lieu de
nous écraser
nous délivre et
nous
sauve, ce qui
est le fond
même de

l'Evangile. Il n'y a rien là que de suprêmement réjouissant : sa justice se combine avec son amour pour nous délivrer. Voilà ce que l'honneur de

Dieu exigeait. Contrairement à la nôtre, la justice de Dieu réhabilite.

Les *Réformateurs* ont maintenu cette vision et l'ont fortement

développée en même temps que le fameux message de la justification gratuite.

Mais c'est au XVI^{e} siècle également qu'on a vu cette foi subir un assaut

radical, par les SOCIN notamment, qui refusaient de croire à la divinité de Jésus et contestaient de ce fait toute la merveilleuse doctrine de sa mort

rédemptrice. Il faut nous arrêter maintenant aux *arguments* qu'ils ont développés, car ce sont eux que l'on retrouve presque inchangés tout

au long du protestantisme moderne.

Dieu n'a pas besoin d'une telle satisfaction pour pardonner ; la seule condition du pardon n'est

pas la
mort du Christ,
mais le repentir
du pécheur. Si,
d'autre
part, la justice
de Dieu est
satisfaite par le
sacrifice
de Jésus-Christ
et que la dette
est ainsi payée,

le par
don n’est pas
gratuit.
Autrement dit
le rôle de Dieu
est de
pardonner, en
effaçant la
faute, mais il
n’est
nullement
nécessaire pour

cela qu’un
médiateur s’in
terpose pour
subir notre
condamnation ;
notre repen
tance suffit.
L’accent porte
maintenant,
non plus sur
l’intervention
du Fils de Dieu,

mais sur un
changement
au dedans de
nous. Au
surplus, si
Christ n’est pas
le
Fils de Dieu, il
est vrai que son
œuvre enlève
au
pardon sa

gratuité. En revanche, s'il l'est et que Dieu choisisse ce moyen de nous accorder sa grâce, celle-ci est bien gratuite, puisqu'elle ne réclame rien de

nous.
Mais Socin continue : « Il est vraiment très injuste que l'innocent soit châtié en lieu et place des coupables. »
Oui, si cet innocent est un homme

quelconque, mais s'il est le Fils de Dieu, où est l'injustice ? D'ailleurs la mort du Christ ne saurait produire cet effet, car Jésus n'a pas souffert la mort éternelle et

heureusement pour nous ; sa mort ne peut donc compenser notre mort qui est éternelle. Au surplus, sa croix n'est pas tant un châtiment

qu’une épreuve ; à strictement parler, la satisfaction ne peut être fournie que par chaque pécheur et non par un innocent accablé en lieu et place des coupables.

Sans compter que cette mort ne saurait contrebalancer toutes nos défaillances. Cette doctrine répugne donc à la conscience morale, car elle prétend que nous

sommes justifiés sans être vraiment saints ;
en vérité, les expressions bibliques ne sont que des symboles et des'figures.
C’est par cet argument qu’on

a souvent échappé à l'Ecriture, pour satisfaire une raison déchue qui ne parvient pas à s'y soumettre.

Jésus-Christ a souffert, comme nous, les consé

quences de nos fautes, mais il n'a pas pu se charger des péchés de tous les hommes ; ainsi l'expiation est-elle indéfendable !

Ces objections, à la

fois intellectuelles et morales, nous placent devant une situation qu'il faut bien qualifier de *dramatique,* car, dans ce cas, quel est le sens

de la mort du Christ et quelle est encore l'autorité des Ecritures que cette doctrine paraît attaquer en face ? Or ce drame est bien le nôtre, car les Socin

ont été considérés par toutes les confessions comme des hérésiarques, excepté dans le protestantisme mo derne où leurs arguments ont

été fréquemment repris et amplifiés. Il ne faut pas nous dissimuler que notre protestantisme se trouve ici dans une situation fort étrange. Tout

en se réclamant de la Réforme, qui a remis en valeur l'autorité de la Bible, il se rattache en fait et sur ce point capital à une tradition jugée hérétique, non

seulement par rapport à la grande ligne classique de l'Eglise, mais à la Bible elle-même, et aux confessions précisément auxquelles nous

reprochons volontiers leurs infidélités.

Quel serait donc le sens de la mort du Christ dans cette perspective ? Quelle signification faut-il lui attri

buer, si elle n'est pas expiatoire ?

Niant « tout rapport entre la souffrance du Christ et la punition divine du péché », SCHLEIERMACHER

estime que « ce qui nous sauve, c’est moins la croix
que la manière dont Jésus l’accepte... Par là, il nous invite à continuer ce qu’il a commencé. » «

Il n’y a
là aucune
satisfaction
vicaire »,
comme l’on
disait au
moyen âge,
c’est-à-dire
aucun échange
ou substitution
:
la mort de

Jésus est une preuve de sa sympathie pour nous, le dernier acte de sa fidélité ; nous ne sommes pas transformés par elle, mais elle nous appelle à un changement qui

doit se produire dans notre conscience (cf. A. Lemaître, *Foi et Vérité,* p. 264). Pour la théo logie libérale qui suit RITSCHL, cette mort est la con

clusion d’une «vocation fidèlement acceptée... un résu
mé émouvant du sens de la carrière de Jésus... qui nous accordera le sentiment de

notre réconciliation avec Dieu. » Pour SABATIER, elle est le témoignage de l'amour de Dieu par lequel il touche nos cœurs afin que nous nous

repentions. Le changement de nos rela
tions avec Dieu est acquis non par elle, mais par notre conversion. VINET a déjà indiqué cette nouvelle inter prétation en

écrivant : « Christ n'est pas venu pour nous délivrer de la souffrance et de la mort, mais plutôt pour nous apprendre à souffrir et à mourir. »

La croix

n’opère plus à proprement parler notre récon ciliation : elle nous inspire et nous invite à adopter une nouvelle attitude. Ainsi tout le drame est trans

porté de lui à nous.
L'essentiel se passe désormais en nous, dans notre repentance et notre conversion, plutôt que dans sa

mort et sa résurrection. Tel est le sub jectivisme protestant : « Le salut est dans une imita tion du Christ qui nous est rendue possible par son sacrifice » (id.,

p. 269). La croix n'est plus que d'une nécessité relative. « Nous écartons toute idée d'une satisfaction réclamée par une justice de Dieu qui ne pardonnerait

qu’en s’infligeant à lui-même une sorte de violence » (id. p. 273).

Cette conception suppose chez l’homme un certain pouvoir de

reconnaître l'autorité du Christ, de s'unir à lui et de l'imiter. Elle fait de l'Evangile un appel à vaincre nous-mêmes le péché plutôt

qu’une rédemption. On a remarqué avec raison qu’elle sous-estimait la part de Dieu dans notre salut pour accentuer celle de l’homme. Elle

aboutit tôt ou tard à un légalisme puis qu'elle insiste davantage sur ce que l'homme doit faire
que sur ce qu'il peut recevoir gratuitement par la foi.

C’est là sans doute le point crucial : les Pères ne décri vaient pas comme on l’a dit un « conflit métaphysique ou intra-divin », mais ils jugeaient l’homme

tellement assujetti au mal que Dieu seul pouvait l'en débarrasser. Ils s'ouvraient donc à la contemplation du seul acte qui leur paraissait décisif — la

victoire de Dieu en Christ — et, comme Marie, ils accueillaient ce cadeau avec une infinie gratitude, pour le repasser ensuite dans leur cœur. Dans le

modernisme, en revanche, l'homme a repris confiance en lui-même ; il se sent moins incapable de faire sa part ; désormais le salut

est une action conjuguée de Dieu et de l'homme, une *coopération,* pour reprendre l'expression classique. On ne saurait nier, que l'œuvre de Dieu, la révélation, le

sens de la mort du Christ et l'intervention du Saint-Esprit pâlissent dans cette nouvelle optique.

Où donc est la vérité ? Peut-on combiner ces

deux perspectives ? Faut-il rejeter la première parce qu'elle aurait été conçue en un temps où l'homme était volon tiers considéré comme une

valeur négligeable ? Peut-on revenir en arrière ? Nous sortons en effet d'une période où la gloire de l'homme a été chantée sur tous les tons. Mais

est-il vraiment impossible de dépasser
ce fameux dilemme ; ou bien grandir l'œuvre de Dieu
au préjudice de l'homme, ou bien célébrer celle de

l’homme au préjudice de Dieu ? L’Evangile ne nous apprend-il pas que l’œuvre tout entière de Dieu a pour unique but de rétablir l’homme dans

ses privi
lèges, en sorte que plus on insiste sur la grâce, plus l'homme en reçoit les bienfaits ? On devrait enfin pouvoir surmonter cette espèce de

concurrence pour bien montrer que Dieu n'a pas d'objectif plus pressant que de réhabiliter sa créature. Le vrai problème est de découvrir de

quoi l'homme a le plus urgent besoin.
Qui peut vraiment le guérir ? Le cri de saint Paul aurait-il cessé d'être actuel : « Misérable que je suis.
qui me

délivrera du corps de cette mort ?» Et la réponse aurait-elle varié : « Grâces soient rendues à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur » ? (Rom.

7:25).
Ainsi notre protection la plus sûre ne vient pas de nous, mais de Dieu. Si l'Eglise n'apportait pas cette réponse, une fois de plus ce seraient les

pierres qui crieraient. Quand on lit des ouvrages comme celui de KAZANTZAKI, cité plus haut, ou celui de FAULKNER, *Requiem pour une nonne,* on se demande en

effet si
la vérité ne
retentit pas plus
clairement
parfois en
dehors de
l’institution
ecclésiastique
qu’en
elle-même !
Ici, plus la
moindre

atténuation : la misère des hommes apparaît dans toute sa crudité, mais sous le signe de la grande espérance qui n'est pas l'amélioration pro

gressive d’une humanité vouée à ses démons, mais l’intervention très nettement expiatoire de Dieu, seule issue à nos tourments. Nous pouvons donc nous dé

tourner de
nous-mêmes,
sans aucune
arrière-pensée,
et
accueillir ce
remède qui
vient d'ailleurs
et qui, à cause
de son origine,
est bien plus
sûr que nos

propres inven
tions, nos
efforts et toutes
nos tentatives
de perfec
tionnement.

* * *

Mais
comment

décrire alors ce remède aussi inat
tendu que souverain ? Un certain nombre de notions se présentent pour l'expliquer et c'est par là que nous

allons terminer.

1. — La mort du Christ est d'abord un *sacrifice.* Ce mot nous est imposé par le contexte dans lequel l'œuvre de

Dieu s'est accomplie. Le Nouveau Testament nous la décrit à partir des sacrifices d'animaux pratiqués dans l'ancien Israël. D'où les termes d'agneau, de victime, de

sacrificateur, de sang, de rachat et aussi d'expiation. Mais on aurait tort de déprécier ce vocabulaire à cause de son origine. L'Ancien Testament

n’est qu’un tremplin, qui a permis aux écrivains du Nouveau Testament d’expliquer l’œuvre du Christ avec les représentations dont ils

disposaient. On pourrait fort bien imaginer que si Jésus était né dans un autre peuple, les expressions utilisées par ses témoins eussent été différentes.

Mais le fait est là : les disciples étaient juifs ; on ne peut donc leur reprocher d'avoir utilisé leur langage pour nous transmettre leur témoi gnage.

L’essentiel est de découvrir la portée de ces mots, qui ne sont en fin de compte que des outils.

Or le terme de *sacrifice* est la meilleure définition de l’amour de

Dieu. Il souffre à ce point de notre situation actuelle qu'il décide de la réparer à son propre préjudice et c'est ainsi qu'il nous dévoile son

cœur de Père. « Tu vas mourir, écrit FAULKNER, parce qu'il y a huit ans, c'est moi qui ai fui. » Au temps du Lévitique, on pensait que l'offense pouvait être

effa
cée par la mort
d’un animal ;
c’était une
convention,
mais qui
correspond
bien aux
données du
problème.
Le peuple est
révolté et sa

désobéissance
est à la fois
son péché et
son malheur.
Dieu ne peut
que réprouver
son attitude,
non pas
seulement
parce qu'elle le
blesse
dans son amour

de père, mais à cause aussi de la souf
france qu'elle produit chez ses enfants. Le sacrifice devait donc réparer cette situation, par une suite de démarches :

a) D’abord il satisfait le jugement de Dieu par la mort de cet animal. Quiconque se dresse contre Dieu ne peut que mourir, en effet, car la mort est le

salaire du péché, *b)* Mais comme dans le sacrifice d'Isaac, le changement de victime indique que Dieu ne veut pas la mort du pécheur : Isaac

vivra, tandis que le bélier sera sacrifié, *c)* Ce sacrifice, en apaisant la colère de Dieu, permettra à son amour de triompher du péché, en l'effaçant, *d)*

Le sang de la victime sera répandu sur l'autel pour la justification des pécheurs
et les Israélites, en mangeant sa chair,
assimileront le bénéfice de
cette mort.

Ainsi, par ce sacrifice, les relations entre Dieu et son peuple seront entièrement transformées : Dieu reconquiert ses enfants en supprimant

l’opposition qui les dressait contre lui. Il les purifie et les accueille de nouveau en sa présence. L’alliance est rétablie par cet acte objectif. Les écrivains du Nouveau

Testament ont repris les trois principaux éléments de ce schéma, c'est-à-dire Dieu, la victime et la créature. En ce qui concerne l'attitude de

Dieu, ils ont introduit peu de changements : il cherche à nous regagner, mais son amour ne peut fermer les yeux sur le péché. Il exige donc un acte qui soit à la fois

conforme à sa vérité et efficace. Quant à la victime, elle ne peut être un animal, ni un homme, arbitrairement choisi parmi les coupables. En fait, la seule

chose logique serait que tous les coupables paient pour leurs propres fautes, comme ce fut le cas dans le déluge. Ce récit légendaire nous

montre que Dieu a pensé lui aussi à cette solution ; mais il l'a écartée, précisément parce que son amour est plus fort que sa *justice*. Mais que faire alors ? Le

Nouveau Testament déclare que le Messie, c'est-à-dire le Sauveur, deviendra la victime nécessaire au rétablissement de l'alliance : « Voici l'agneau

de Dieu qui ôte le péché du monde. » Pour l'enlever, il le porte sur lui ; il en subit le châtiment, purifie les pécheurs et reconstitue l'alliance. Est-il si impossible

de croire que Dieu veuille exclure toutes les solutions boiteuses, pour choisir en fin de compte la seule effi cace : s'offrir lui-même en son Fils pour anéantir le

péché qui nous écrase ?

Qui d'autre pourrait le faire que lui ? N'est-ce pas la preuve la plus sensationnelle de son amour ? Et comment nier

que cette solution soit valable, si Dieu l'a choisie ? Elle lui permet à la fois d'exprimer sa réprobation du mal et son amour pour nous, de vaincre

Satan et de
nous délivrer
de sa tyrannie,
d'annuler
notre péché et
de nous
réconcilier avec
lui. La vic
time, c'est
lui-même dans
cet homme, et
les bénéfi

ciaires de cet acte ne sont plus seulement les Israélites, mais tous les hommes. « Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction

pour
nous — car il
est écrit :
Maudit est
quiconque est
pendu au bois
— afin que la
bénédiction
d'Abraham
eût pour les
païens son
accomplisseme

nt en Jésus-Christ et que nous recevions par la foi l'Esprit qui avait été promis » (Gai. 3:13). La loi nous maudit parce que nous lui désobéissons !

Ici encore Paul uti
lise des idées de son temps ; la crucifixion était con
sidérée comme un supplice particulièremen
t infamant, attestant la malédiction de

Dieu. Christ se soumet
donc à ce jugement pour nous en
délivrer. Nous pou
vons le croire et bénéficier pleinement de son œuvre.
En commentant

ce passage, LUTHER écrit : « Nous ne devons pas nous représenter le Christ comme une personne privée innocente — ainsi que les scolastiques,

Jérôme et d'autres l'ont fait — personne qui en elle-même serait sainte et juste. Il est vrai que Jésus-Christ est une personne très pure ; mais il

ne faut pas s'arrêter là : tu n'as pas compris le Christ, même si tu sais qu'il est Dieu et homme. Mais tu le comprendras véritablement si tu crois que

cette personne très pure et très innocente t'a été donnée par le Père pour être pontife et sauveur, ou plutôt pour être ton esclave, qui, se

dépouillant de son innocence et de sa sainteté, revêt ta personne pécheresse, porte ton péché, ta mort et ta malédiction, devient pour toi

victime et maudit, afin de te délivrer de la malédiction de la Loi...

» En effet, notre très miséricordieux Père, nous voyant opprimés et

dominés par la
malédiction de
la
Loi, tellement
emportés par
elle qu'il nous
était impos
sible de nous
en délivrer par
nos propres
moyens,
envoya son Fils

unique dans le monde et plaça sur
lui les péchés de tous les hommes, lui disant : « Sois Pierre, le renégat ; Paul, le persécuteur, le blasphéma teur,

l’oppresseur
cruel des
chrétiens ;
David, l’adul
tère ; sois ce
pécheur qui
mangea la
pomme du
paradis,
ce voleur qui
fut pendu à la
croix ; bref,

sois la per
sonne qui a
commis les
péchés de tous
les hommes.
Par conséquent,
tu as à payer et
satisfaire pour
eux.
La loi vient
donc et dit : Je
le trouve

pécheur, et de telle sorte qu'il a pris sur lui les péchés de tous les hommes, et je ne vois de péchés qu'en lui ; il faut donc qu'il meure sur la croix. Alors

elle se précipite sur lui et le met à mort. Par ce moyen, le monde est délivré et purifié de ses péchés. » *(Commentaire* à Gai. 3:13).

Luther fait ici allusion à Lév. 16:20-22. Il y a donc vraiment transfert de nos fautes sur cette victime, qui accepte de s'en charger pour nous les enlever. Le

mot ^*expiation*
est par
conséquent
bien à sa place,
du moment que
ce transfert et
la mort qui le
suit
suffisent à nous
rendre la vie.
N’est-il pas
extraordi

naire et
merveilleux
que Christ
veuille bien
quitter
sa gloire
éternelle pour
s'abaisser
jusqu'à cette
mort
sur la croix,
comme nous le

lisons dans
Phil. 2, et
payer ainsi le
prix de notre
rachat ? « Vous
avez été
rachetés à un
grand prix »,
écrit encore
Paul dans
I Cor. 6:20, et I
Pierre 1:18 y

fait écho : « Vous avez été rachetés par le sang précieux de Christ. » Le sang, c’est la vie : Christ donne la sienne pour que nous soyons

rachetés,
c’est-à-dire
arrachés à celui
dont nous
sommes
présentement
les esclaves.
Aucun de ces
termes
n’est inapte à
décrire le geste
inouï de Dieu.

On a
beaucoup
discuté pour
savoir si la
rançon devait
être
payée à Dieu
ou au diable,
mais la
question ne se
pose pas ainsi.
Le terme de

rançon est utilisé pour montrer qu'un prix devait être effectivement payé pour libérer ces prisonniers, qui se trouvaient aux mains de l'ennemi. La

somme versée est la mort du Fils de Dieu, comme nous le lisons dans I Tim. 2:6 : « Jésus-Christ s'est donné en rançon pour tous. » Le raisonnement est donc

absolument cohérent et chacun de ces termes apporte sa contribution à la description : Dieu accepte en son Fils de devenir la victime du péché et par sa

défaite, suivie de sa victoire, de nous en délivrer. Qui contestera que ce soit le témoignage de la Bible entière ? La sainte cène continue la Pâque

juive et nous attribue le bénéfice de cette mort.

2. — Par elle, Dieu nous *justifie* : on peut grouper la deuxième série de termes autour de cette expression.

La justification signifie que Dieu nous replace par cet acte dans une *juste* situation par rapport à lui et aussi par rapport à nos frères. Le péché a tout *faussé* en

nous coupant de Dieu et de nos semblables. Mainte
nant, Dieu se montre juste, non pas en nous faisant
périr, mais en nous *justifiant*. Comment
comprendre

ce mot de Paul, sinon en disant que la justice de Dieu aurait dû nous condamner, mais qu'au lieu de le faire, elle condamne Jésus, pour pouvoir nous *pardonner.*

Cette justice donc trouve le moyen de nous *innocenter>* alors même que nous aurions mérité d'être punis. Elle le fait à cause de cet autre qui se soumet volontaire

ment au châtiment. De cette manière, elle nous délivre du jugement, nous restitue dans notre pureté primitive, nous transforme par

conséquent et nous sanctifie.

Et pourtant, quand nous regardons nos vies, force nous est de constater qu'elles ne sont pas justes. C'est pourquoi la

Bible nous demande de *croire* cette justice, même si nous ne la voyons ni ne la sentons. A plu sieurs reprises, Paul reconnaît la contradiction qui

existe entre la foi et l'observation : il nous demande donc de prendre l'invisible plus au sérieux que le visible. Pour Dieu, dit-il en

substance, les choses que vous jugez irréelles sont plus réelles que celles que vos yeux constatent. Il est extraordinaire de remarquer comme nos

jugements
contredisent
presque
toujours
ceux de Dieu.
A prendre les
choses de
l'extérieur,
nous
nous
considérons
comme assez

moraux, honnêtes et en somme justes, alors que Dieu nous déclare entièrement pécheurs. Inversement, au moment où Dieu nous explique que nous sommes

justes, nous nous souvenons au contraire de toutes nos imperfections.

C'est pourquoi la Bible nous *demande* en quelque sorte de nous transporter par

la foi en Dieu, pour pouvoir accepter en ce qui nous concerne le verdict qu'il prononce lui-même sur notre situation. Dans Rom. 6, Paul

écrit : « *Considérez-vous* comme des gens morts avec Christ et ressuscités en lui», ce qui signifie : adoptez sur vous-mêmes le point de vue de

Dieu. Or, Dieu vous considère d'abord comme pécheurs, ensuite comme *justes,* par le fait que Jésus a été fait péché pour nous et qu'il nous a

enlevé notre faute. A ses yeux, vous êtes maintenant des *justes,* même si votre conscience vous reproche votre médiocrité. Vous pouvez en appeler

du tribunal de votre conscience à celui de Dieu — et là vous apprenez qu'en réalité vous êtes vraiment *justifiés* à ses yeux. Tel est l'amour de

Dieu
qu'il nous tient pour *justes*, non pas pour que nous en profitions et fassions de la foi un oreiller de paresse,
mais à cause de la mort du Christ et pour

que nous ne doutions plus qu'elle a mis fin à l'histoire du péché.

3. — Le troisième terme est celui de *réconciliation.*

Vous êtes déjà
réconciliés
avec Dieu.
N'en doutez
pas.
Evidemment,
cette vérité est
encore cachée,
mais elle
est plus vraie
que l'évidence.
Dieu nous a

repris à lui
dans l'histoire
de son propre
dépouillement
en Christ.
Déjà vous êtes
morts avec lui
et ressuscités à
une vie
nouvelle.
Annoncez-le
donc autour de

vous. C’est tel lement énorme que beaucoup refusent ce message. Mais le Saint-Esprit travaille et il convaincra lui-même

plusieurs. Ne vous montrez pas surpris de l'opposition que vous rencontrez. Cette nouvelle est si considérable et bouleversante que peu nombreux

seront ceux qui oseront y croire. Et pourtant, c'est la vérité.

Je voudrais m'arrêter ici. Je me suis efforcé de ne rien enlever à ce mystère et de vous le

rappeler dans sa grandiose plénitude. Certes, il est extrêmement con testable que Dieu ait agi de cette façon. Les objections fourmillent. En vérité, il n'est

pas difficile de rejeter ce témoignage. Tout nous pousse au contraire à en contester la vraisemblance et l'efficacité. Comment Dieu a-t-il pu se résoudre à se

sacrifier ainsi ? Qui nous prouve que la mort de Jésus soit suffisante pour libérer tous les hommes de leurs crimes ? Comment l'histoire humaine

pourrait-elle trouver dans cette courte vie d'un prophète galiléen, à la fois sa fin et son nouveau commencement ? De tous temps l'Eglise s'est efforcée

d’atténuer le scandale d’un tel message en l’enrobant dans des considérations morales, senti mentales ou religieuses, plus acceptables pour nous.

Mais n'est-ce pas cette folie que nous avons à prêcher ?
Et cette folie ne serait-elle pas la vraie sagesse de Dieu,
d'autant plus vraie peut-être que notre raison déchue

y répugne. Et si c'était la vérité ! Ne serait-ce pas dans ce cas le plus extraordinaire message que nous puissions entendre ? Ne soyons donc

pas trop surpris de la résistance que ce message rencontre, ni de nos propres doutes. Le pain du ciel nous apparaît souvent au début plutôt comme ces pierres que

Jésus n’a pré cisément pas voulu transformer en pain. Mais c’est parce qu’elle est dure que cette pierre est solide et qu’elle peut devenir le roc sur lequel

Christ édifie

notre vie. Ne nous laissons donc pas troubler, mais contemplons cette œuvre inouïe et si possible laissons-nous pénétrer par elle pour devenir par la

grâce et à
notre tour des
pierres
vivantes,
témoins de
cette seule
chose qui soit
vraiment
nécessaire et
salutaire pour
tout homme.

LA
RÉ

SU
RR
EC
TI
ON

Tertia die

resurrexit ! Le troisième jour il est ressus cité ! Cette formule se retrouve dans presque toutes les anciennes confessions de foi, depuis le symbole des

apôtres, dans sa forme la plus primitive, qui remonte au II^{e} siècle, par celui de Nicée-Constant inople, jus qu'au symbole dit d'Athanase, mais qui est de beau

coup postérieur à l'évêque d'Alexandrie. Toutes affirment sans hésitation cet événement, conformément au témoignage parfaitement homogène des

saintes Ecri tures. Comme le rapporte Luc, « le Seigneur est réel lement ressuscité » (24:34) et les quatre évangélistes attestent

unanimement le tombeau vide : « Il n'est pas ici », déclare l'ange aux femmes qui sont venues l'em baumer (Matth. 28:6) « Il n'est pas ici, il est

ressus
cité», répète le jeune homme de Marc (16:6). «Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Il n'est point ici, il est

ressuscité », affirment les deux hommes de Luc (24:5). Chez Jean, c'est Marie de Magdala qui se lamente : « Ils ont enlevé du sépulcre

le Seigneur et nous ne savons où ils l'ont mis » (20:2). Donc, pas d'erreur : il est *vraiment* ressuscité et il est ressuscité *corporellement*. L'Eglise a toujours cru et

confessé cette résurrection, en refusant toute atténua
tion et toute explication,
trop habiles pour être vraies.
Elle s’est souvenue des

avertissements de Paul : « Si Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine » (I Cor. 15:4). En revanche : « Si tu confesses de ta bouche le Seigneur Jésus,

et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé » (Rom. 10:9).

Il fut un temps cependant où la résurrection

du corps était considérée comme un recul. Citons ici un passage de la Dogmatique de A. BOUVIER (Paris, 1903, vol. 2) :

« L'état de mort n'est point un état de passivité, comme il le semble, et le cadavre n'est rien moins, au dedans, que soumis à cette immobilité

apparente qu'il affecte au dehors. La vie n'est plus là, ni le cœur ne bat, ni les organes ne fonctionnent, ni les perceptions n'arrivent au

cerveau, ni les voûtions n'en partent.

Mais un énorme et universel travail chimique de décomposition commence et se poursuit

dans toutes les humeurs, tous les fluides, tous les éléments du cadavre. Dans cet atelier de la vie déserté par l'hôte qui y maintenait

l’ordre, la discipline, toutes sortes de forces déchaînées s’entrechoquent dans une ombre sinistre, et la destruction, la corruption

s’opère par tout. Bientôt le sang s’empoisonne, bientôt l’odeur de la mort va trahir les progrès de ce chaos intérieur.

» Tout cela

est fatal, rien ne peut l'empêcher. Tout corps y est soumis. Et si l'on voulait supposer que le corps de Jésus a échappé à cette

décomposition, il faudrait admettre qu'il n'a été soumis à aucune des nécessités des corps, qu'il n'a eu ni faim, ni soif (con trairement aux

textes), qu'il n'a point connu la douleur, la mort elle-même, en un mot que son corps n'a été qu'une apparence, et nous retomberions dans le

docétisme condamné par l'Eglise entière.

» Il importe de se rappeler, d'ailleurs, que la décom position a dû être plus prompte après la fièvre d'un

pareil supplice, surtout si, comme le dit le IV^{e} Evan gile, le sang s'est trouvé corrompu sous le fer de la lance qui perça le flanc du crucifié, et si, comme l'a

prouvé un savant écossais, le Dr HANNAH, ce fait ne pouvait s'expliquer que par une déchirure de l'enve loppe du cœur du patient,

accident fort rare, mais nullement impossible.

> Donc, pour que la résurrection du cadavre de Jésus ait eu lieu, il faut qu'un contre-travail

ait refoulé celui-là... » (p. 88-89).

« Voilà ce que comporte (et je ne le dis que bien incomplètement et imparfaitement) l'hypothèse tradi

tionnelle » (p. 90).

« L'âme de Jésus, d'après l'hypothèse traditionnelle, est donc sortie du cadavre crucifié. — Et l'on vient dire que pour attester la

dignité de ce
corps du
Messie,
pour
récompenser ce
corps qui fut
l'organe du
grand
sacrifice de
l'amour, il faut
que l'âme
rentre dans ce

cadavre pour le ranimer !
Est-ce une récompense ?
Est-ce un triomphe, c'est-à-dire un progrès pour elle ?
Voilà la question.

» Si nous ne

consultions pour la résoudre que notre sens intime, nous répondrions : non ! Il ne nous semble pas qu'une âme, qui aurait quitté par

accident,
même
le corps
terrestre le plus
fort et le plus
beau, dans sa

fleur, y voudrait rentrer. Il nous semble qu'elle regar derait cette perspective comme un recul, une nouvelle épreuve, un châtiment, dût

cette immigration n'être que passagère » (p. 91-92).

Ainsi le corps n'est pas ressuscité ! Simplement la vie divine qui était dans cet homme a

échappé au
néant pour
retourner à sa
source.
Certains ont
admis
avec force
arguments
scientifiques
sur la longueur
du
supplice de la

croix qu’il
n’avait pu
mourir en trois
heures. Il était
tombé en
léthargie ou
dans un éva
nouissement
prolongé, mais
cette solution a
été le plus
souvent

rejetée. Donc il est bien mort, mais s'il l'est, et que son corps n'est pas revenu à la vie, qu'a-t-on fait de son cadavre ? On a supposé que les ennemis de Jésus

l’avaient enlevé ou même que les disciples subrepticement s’en seraient emparés, jouant aux mystificateurs.

Certains sont allés jusqu’à

soutenir que ces récits de la résurrection relèvent de la pure et simple mytho logie : Jésus aurait exercé sur ses disciples une influence

telle que même
mort sa
présence
demeurait
vivante
dans leur cœur.
Pour traduire
leur
conviction, ces
hommes
auraient donc

inventé ces récits de toutes pièces et leur portée, dans ce cas, ne serait qu'intérieure [1] et psychologique : la résurrection

---

[1] * 4

serait le sou
venir de ce
compagnon
bien-aimé dont
ils gardaient
l'esprit tout
rempli, alors
même qu'il
venait de dis
paraître.

Pour essayer

de comprendre maintenant le témoi
gnage rendu à la résurrection réelle et corporelle de Jésus, il nous faut revenir un peu en arrière et repren
dre certains

aspects de l'œuvre du Christ. Les anciens Pères de notre tradition réformée usaient pour la décrire d'une expression devenue classique : ils

par
laient des trois *offices* de notre Seigneur Jésus-Christ, à savoir l'office de prophète, de prêtre et de roi.

a) Jésus est

prophète, parce qu'il est celui qui nous *révèle* Dieu. Il l'est plus encore que les prophètes de l'Ancien Testament, car il ne se contente pas de

parler au nom de Dieu ; il est lui-même cette Parole de Dieu dans toutes ses paroles et tous ses actes. Il est le Dieu *révélé,* le lieu vivant de sa révélation, où

il s’exprime, se dévoile, s’offre et nous atteint. En cet endroit Dieu parle, alors que partout ailleurs il paraît absent et silencieux. Cette affirmation

éminemment positive et miraculeuse a son corollaire négatif : si Jésus n'est pas le porte-parole de Dieu, son véritable prophète, alors nous demeurons

sans révélation, c'est-à-dire sans con naissance de Dieu, en un mot sans Dieu.

b) L'office *sacerdotal* du Christ signifie,

comme nous l'avons vu, qu'il est à la fois le sacrificateur offrant à Dieu la victime nécessaire à notre réconciliation

avec lui, et la victime qui expie le péché. Sans cette médiation, la guerre que nous menons contre Dieu, contre nous-mêmes et

contre nos frères se poursuivrait jusqu'à la disparition du plus faible.

c) Enfin il est roi, c'est-à-dire le

Maître non seule
ment de ses créatures, mais de l'univers et de ses enne
mis aussi. Il a révélé son autorité en contenant la tempête sur le

lac, en guérissant les malades et en triomphant de la mort. On a parfois considéré cette royauté de Jésus comme une vérité spéculative ou

alors comme une pure folie, devant le cours si con traire de l'histoire. Mais peu de certitudes sont aussi nécessaires à l'Eglise qui

combat. Quand elle peine et qu'elle échoue, quand les fidèles sont rejetés par les païens sans doute, mais aussi par les forces de la religion, quel

recours ont-ils
? Vont-ils jeter
le manche
après la cognée
et se détourner
avec amertume
d'une
vérité qui les
couronne en
les associant
aux

souffrances de leur Maître ? Non, ils ne reculeront pas, car Jésus ne leur a pas promis succès et tranquillité, mais difficultés et persécutions,

en ajoutant toutefois : prenez courage, j'ai vaincu le monde. Même si les nuages s'accumulent dans le ciel, je reste le Maître, dit Dieu.

Persévérez donc et soyez « joyeux d'avoir été jugés dignes de subir des outrages pour le nom de Jésus » (Actes 5:41). « Heureux serez-vous

lorsqu'on vous outragera, qu'on vous persécutera et qu'on dira faus sement de vous toute sorte de mal à cause de moi » (Matth. 5:11). Votre

récompense sera grande. Pour quoi ? Parce que le dernier mot m'appartient. Préoc cupez-vous moins de l'accueil qu'on

vous réservera que de la fidélité de votre témoignage. Le reste me concerne. Mais ne doutez pas de ma souveraineté, en

dépit des forces contraires : je les ai terrassées.

Ces trois fonctions du Christ nous ont amenés à pied d'œuvre pour saisir la

véritable portée de sa résurrection : sans elle, rien de tout ce que nous venons de rappeler ne serait vrai, mais pure théorie, mots en

l’air ou prétexte à de pieuses illusions. Si Jésus avait échoué comme nous tous dans la mort, de deux choses l’une : ou bien il ne se distinguerait

pas de nous, étant
une créature
comme nous,
plus sainte
peut-être et
plus
dévouée, mais
promise à la
mort et
contrainte de
céder

un jour ou l’autre devant elle et le jugement qu’elle manifeste ; ou alors, si nous voulions à tout prix con server la foi en sa divinité, nous devrions

reconnaître l’échec du Fils de Dieu lui-même devant le péché et la mort. Dans les deux cas, c’est la fin de notre espérance. Il faut essayer de

nous représenter la tristesse des disciples dans cette fameuse journée du samedi saint. Ils ont placé toute leur confiance dans cet

homme en lequel ils ont discerné le Messie, c’est-à-dire le chemin, la vérité et la vie, et voici qu’il dis paraît sans opposer la moindre

résistance à ses bour
reaux, et de la manière la plus injuste. Ils l'avaient cru plus fort que le déterminisme de l'histoire. Ils avaient espéré

trouver en lui quelqu'un qui soit capable de secouer le joug de la fatalité ; mais en ce jour, après la sinistre application du supplice, ils sont bien obligés de

reconnaître leur erreur. De bonnes paroles, oui, c'était son rôle d'en dispenser et il est vrai que nous en avons tous besoin, mais devant l'ennemi,

quand la situation devint vraiment dramatique, dans ce vis-à-vis avec la mort elle-même, force nous est de constater qu'il

a dû s'incliner comme tous les autres.
Quelle déception ! C'eût été probablement moins grave de ne pas le rencontrer du tout, car

l’échec après l’espoir est pire que la catastrophe admise une fois pour toutes. Il n’y a donc pas d’issue : le péché et la mort régnent

en maîtres ;
personne n’y
peut rien —
mieux vaut
donc se
résigner et
s’endormir
pour mar
cher au
jugement sans
trop sentir ni

réfléchir. Quel jeu cruel : le ciel s'est entr'ouvert juste assez pour que nous réalisions qu'il s'est refermé.

Les disciples ont eu

peut-être la force d’envisager aussi la deuxième alternative : si Jésus était malgré tout celui que Pierre a confessé à

Césarée de
Philippe :
le Fils du Dieu
vivant ; si,
malgré son
échec, il faut
lui conserver
ce titre — alors
la situation est
certaine
ment encore

pire, car dans ce cas le péché et la mort auraient eu raison de Dieu lui-même ! Venu nous secourir, il aurait succombé à son tour ! Entré

dans
notre
condition, il
serait tombé lui
aussi. Dans ce
cas,
David n'eût
pas abattu
Goliath, Joseph
serait demeuré
dans son puits

et jamais
l'Egypte
n'aurait
traversé la
famine sans
périr ; Israël ne
serait pas
rentré de l'exil.
Sur toute la
ligne, c'est la
mort de Dieu

qu’il faudrait
enregistrer
après celle de
l’homme. Nous
sommes ici
en pleine
absurdité :
l’univers serait
soumis à une
puissance
aveugle et

sanguinaire et
le Christ
lui-même
n’aurait pu la
vaincre.
Admirons sa
hardiesse : il
s’est
attaqué à plus
fort que lui, il a
succombé

comme prévu
et maintenant,
ma foi, prenons
notre mal en
patience.
Etre chrétien,
dans ce cas,
c'est être un
résigné, assez
conscient pour
reconnaître la

souveraineté
univer
selle de la
mort, mais en
même temps
assez fort
pour
l’accueillir
avec sérénité,
en souriant
dans les

difficultés comme disent les scouts, c'est-à-dire en faisant bonne mine à mauvais jeu. Dieu est mort à son tour.

Le samedi saint fut une

journée pesante
; le ciel est
bas ; c’est déjà
presque la nuit
et, semblables
à Adam
et Eve, les
disciples se
dissimulent en
tremblant, don
nant raison à

tous ceux qui confessent l'absence de Dieu.

Mais voici qu'au matin de Pâques, tout est boule versé : non, la mort n'a pu le retenir. Il en

avait d'ailleurs averti ses disciples : « Alors Jésus leur dit : Je serai pour vous tous, cette nuit, une occasion de chute ; car il

est écrit : Je frapperai le berger, et les brebis du troupeau seront dispersées.
Mais après que je serai ressuscité, je vous précéderai en

Galilée » (Matth. 26:30-32). Que nous servirait-il d'entrer dans des discussions subtiles sur la possibilité ou la réalité du miracle ? Il

se passe ici quelque chose d'infiniment plus précieux que le prodige lui-même. Si Christ est vraiment ressuscité, alors tout est transformé. La

tris
tesse du
dernier jour de
la semaine est
balayée.

Il n'est pas vrai que le péché, la maladie, l'injustice, la souffrance et

pour finir la mort soient les plus forts.

Il n'est pas vrai que le destin de l'homme soit sans issue. Il est faux de prétendre que

les déterminismes de l'histoire, de l'hérédité, de la guerre soient irréversibles.

Il est donc faux de prêcher la résignation, la souf

france acceptée : c'est la révolte qu'il faut prêcher ; non pas contre Dieu — quelle folie ! — mais contre l'injustice, le mensonge, contre Satan.

Job a eu raison de ne pas se laisser apaiser : il n'y a pas de paix avec le diable, même quand il se camoufle en ange de lumière et qu'il parle le

langage de la foi.

Croire en la résurrection, c'est découvrir qu'une brèche a été faite dans le système de l'adversaire. Sa suprématie a

été mise en échec sur un point. Quelque part, il a subi un affront. Qu'attendons-nous pour nous ruer par cette ouverture ? Mais nous sommes trop

indolents pour cela ! Il y a longtemps que nous ne croyons plus en la possibilité d'une victoire. Ou plutôt, nous y croyons dans notre tête,

mais notre cœur reste sceptique. Nous avançons, courbés sous le poids de nos expériences qui nous rappellent sans cesse nos

échecs.
L'inertie des chrétiens est quelque chose de
tout à fait énorme : ils semblent tout. accepter, ne s'étonner de rien ; à force

d’échouer, leur énergie s’est émoussée et ce qu’ils demandent, ce n’est pas la *vérité,* car la vérité brûle, elle empêche de dormir, comme

le rappelait sans cesse Pascal. Ce qu'ils demandent, c'est un peu de consolation, des paroles apaisantes, de l'onction, oui

Yopium, ce philtre de bonheur au cœur même de la détresse la plus noire. La force des grandes révoltes se rencontre maintenant

chez les païens, dont beaucoup sont admirables dans leur violence même : ils ne veulent pas céder ; plutôt mourir que d’accepter

le *statu quo*. Ils ne veulent pas prier, car la prière pourrait encore étouffer leur indignation. Leurs blas phèmes expriment souvent leur

rectitude.

Christ, lui, n'a cédé qu'en apparence. Mieux, il n'a pas cédé du tout, il a simplement lutté. Et toute bataille implique des

blessures. Il a été blessé à mort, tant l'adversaire était puissant, mais cette mort n'est pas sa défaite. Trois jours après, il est

sorti vainqueur.

Cette victoire a une triple signification :

1) Elle nous révèle en premier lieu *qui* était ce héros,

qui a osé défier
les puissances
de la mort.
Dans son
humilité
même, il en est
déjà le
vainqueur.
Mais quel
homme a
jamais pu se

vanter de
posséder cette
supé
riorité ?
Aucun, répond
l'Ecriture, et
l'histoire ne
parle
pas un autre
langage. La
résurrection de

Jésus n’est
pas simplement
son retour à la
vie, comme ce
fut le
cas pour
Lazare, par
exemple. Les
disciples ont
vu
dans cet

événement le geste positif par lequel la mort est vaincue une fois pour toutes. Dieu seul était capable d'anéantir son pouvoir sur

toute chair. La chute a établi le règne de l’ennemi ; à Pâques, ce même adversaire doit reconnaître son Maître. Il a enfin fallu qu’il

passe la main.

Mais alors, c'est la preuve que Jésus était bien l'envoyé de Dieu. Pâques confirme les paroles de l'ange à Marie : « Tu

enfanteras un Fils et tu lui donneras le nom de Jésus (Sauveur). Il sera grand et il sera appelé Fils du Très Haut et le Seigneur Dieu

lui don
nera le trône de David son Père. Il régnera éternelle
ment ... et on l'appellera Fils de Dieu » (Luc 2). Il
fallait bien cela pour affronter

le poids du péché. La résurrection est en quelque sorte le critère de tous les récits bibliques. Si la mort l'avait gardé, en quoi serait-il

Sauveur ? S'il l'a vaincue, comment douter de sa force ? S'il a succombé comme nous, pourquoi nous le donner en exemple ? S'il a gagné,

comment nier son incarnation, son baptême, sa transfiguration ? En le voyant apparaître au matin de Pâques, les

disciples
ont été atterrés,
et brusquement
ils ont compris
: tout ce qu'il
nous a raconté
était donc vrai.
Il n'est pas
venu pour
souligner notre
impuissance,

mais pour nous en délivrer. Oui, la vie s'est montrée plus forte que la mort, l'amour plus fort que la haine, la justice plus réelle que l'injustice. « O

hommes sans intelligence et dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses et qu'il entrât dans sa

gloire ? » (Luc 24:25-26).

La résurrection est la preuve que Jésus est bien le prophète qui vient de Dieu : en lui, nous retrouvons notre Créateur,

le vainqueur de la mort. La résurrec
tion révèle le sens de cette mort : la crucifixion n’est
pas un simple supplice, consacrant l’échec d’une

vie de dévouement : elle est le sacrifice expiatoire du Fils de Dieu, qui se met à notre place pour lutter contre ce qui

nous écrase et nous en délivrer. La résurrection enfin est la preuve de sa royauté, car le prince des ténèbres ne pouvait être vaincu que par le roi de

lumière, le chef suprême. Comme les disciples, il nous faudrait relire toute la Bible à partir de Pâques : partout nous découvririons avec

admiration des signes avant-coureurs de cette victoire, point culminant de la révélation.

On a comparé cet événement à la *signature de*

Dieu.
En effet, Dieu signe personnellement son œuvre de salut dans ce geste qui l'achève et en révèle toute la portée. Sous ce

premier aspect, la résurrection annonce déjà l'Ascension, car il est bien normal que le Fils, puisque Fils il est, retourne auprès de son

Père. Il est
venu à Noël, a
souffert sous
Ponce Pilate,
est ressus
cité et achève
le cycle de son
œuvre, comme
aussi le
cycle de notre
propre histoire

humaine en retournant dans la gloire qu'il avait auparavant.

2) Mais la résurrection n'est pas seulement une vérité divine. On l'a

peut-être trop
enfermée dans
les cadres
de la religion.
En réalité,
Pâques est
avant tout l'an
niversaire de la
pleine et
entière
réhabilitation
de

l’homme. Ici
apparaît
l’homme
nouveau,
auquel nous
aspirons tous.
Les
philosophies,
les politiques,
toutes
les évolutions

et les
révolutions de
l’histoire ne
sont-
elles pas en
définitive à la
recherche
d’une seule
et unique chose
: un homme
nouveau, enfin
libéré

de ses entraves, réconcilié avec lui-même, digne de l'idéal que chacun de nous se fait sans pouvoir l'atteindre ?

Eh bien ! cet homme nouveau, le

voici. Où trouvez-vous son pareil ? Des hommes supérieurs, intelligents, énergiques, décidés, moraux — on en rencontre en masse dans l'histoire. Mais

un homme *libre du péché et de la mort,* où le voyons-nous ? Dans ses appari tions, Jésus présente cet homme, car il ne ressuscite pas comme

Fils de Dieu seulement. Il sort de la mort comme Fils de Dieu et en même temps comme le nouvel homme que le mal ne souille ni ne dénature.

En sorte qu'en lui, nous découvrons enfin l'homme véritable, que la chute n'atteint plus, l'homme tel que Dieu l'a voulu et tel que

maintenant il le recrée par cette résurrection des morts. Voilà pourquoi il fallait que le tombeau fût vide : il ressuscite dans sa totalité

d’homme. Cet homme nouveau n’est pas le sommet d’une évolution, il surgit de la mort qui est la fin du vieil homme. Entre

les deux, il y a une *cassure*.

Mais quelles sont les caractéristiques de cet homme nouveau ? Il faudrait pouvoir en parler longuement ;

je me bornerai à quelques remarques :

1) Il est l'homme *pour Dieu,* car être homme, c'est être avec Dieu et non pas sans Dieu. Seule une fatale

illusion peut
nous faire
croire que
l’homme
puisse
indifféremment
vivre avec,
sans ou contre
son Créa
teur. S’il avait
ce pouvoir, cet

homme serait lui-même Dieu. Or, précisément il ne l’est pas : il est créature. Ce qui détermine sa nature d’homme, c’est sa dépen

dance à l'égard de celui qui l'a fait. Ou, comme le dit BARTH : « Etre homme, c'est être en compagnie de Dieu, dans une étroite relation avec lui. » En

énonçant
ce premier
jugement sur
l’homme
véritable, nous
ne
formulons pas
une vérité
religieuse,
mais un
axiome

sur la nature
humaine, et la
plus grande
partie de
nos malheurs
vient de ce que
nous avons cru
pouvoir
être hommes
sans Dieu, ce
qui a

simplement ruiné notre humanité.

2) En second lieu, être homme, c'est *s'ouvrir à son prochain,* car

nous sommes ensemble les enfants de Dieu — et non pas chacun pour soi, selon ses propres intérêts.

3) Etre homme, c'est

être encore une *unité ordonnée d'âme et de corps,* sous la direction de l'Esprit de Dieu. Ici, plus de concurrence entre le psychique et le physique,

mais une féconde harmonie dans une égale soumission à l'Esprit.

4) Etre homme enfin, c'est être *libre,*

responsable, autonome même, mais dans les limites qui nous sont assignées. L'homme est un être limité, et heureusement qu'il en est

ainsi, car rien ne serait plus cruel que de le condamner à vivre éternellement dans son état actuel : avant lui il y a Dieu, au-dessus de lui Dieu

règne encore, et après lui Dieu l'attend toujours. Que peut-il souhaiter de meilleur que cet entourage qui le porte, tout en lui prescrivant une tâche

magnifique dans son domaine restreint et pourtant immense, avec les outils assurément admirables dont il dispose ?

On devrait parler encore longtemps de cet homme nouveau, seul réel aux yeux de Dieu, puisque l'autre mérite la mort et qu'il est déjà mort, cet homme que

Jésus incarne et nous présente dans sa résurrection. Mais l'essentiel est de comprendre que Jésus est cet homme, non seulement pour

lui, mais déjà pour nous.
Il nous représente et nous porte devant Dieu, qui l'accepte, si j'ose dire, comme notre véritable

portrait.
« L'homme n'est plus pris au sérieux en tant que pécheur. > Dieu lui a substitué l'homme nouveau dont il nous

applique l'image. En Christ, nous sommes déjà cet homme renouvelé, transformé, justifié, glorifié. Nous pouvons le croire

effectivement.

Mais d'autre part, en nous examinant, force nous est de convenir que nous ne sommes pas cet homme. Alors intervient le

Saint-Esprit qui nous donne de *revêtir* Christ, ou de revêtir l'homme nouveau, pour reprendre le langage imagé de saint Paul. Nos vête

ments sales nous sont enlevés et *sa* vérité nous enve loppe désormais (Zach. 3:1-5). Il faut que ce change ment se

produise chaque jour, c'est-à-dire que, dans la repentance, le vieil homme soit immergé et que, dans la foi, l'homme ressuscite dans sa nouveauté

de Pâques.

Au début, je disais que Dieu était désormais avec nous. Ici, il faut insister sur la vérité complémentaire : dorénavant, nous sommes

avec lui et en lui. En mou
rant avec lui, et en ressuscitant avec lui, notre vie est
cachée avec Christ en Dieu. Voilà pourquoi Pâques
annonce

Pentecôte, sous ce deuxième aspect : au « tout est accompli » succède une nouvelle intervention de Dieu, par laquelle il nous fait participer à

sa victoire, par l'œuvre du Saint-Esprit.

3) Relevons enfin la troisième signification de la résurrection : Pâques est

Couverture et le début d'un monde nouveau. Il n’est pas nécessaire de comparer cette transfiguration au printemps qui s’éveille. Il

y a bien davantage ici que le cycle des saisons. Dans la mort de Jésus, le passé est anéanti et le vieux monde que nous

connaissons disparaît. Trois jours après, un temps nouveau et un monde nouveau font irruption et s'installent : « La guerre est terminée, quand bien

même certaines troupes se battent encore, ignorant la capitulation.
La partie est gagnée : quand bien même le joueur a encore la possibilité de

déplacer quelques pions, pratiquement il est mat. La montre s'est arrêtée à bout de course, même si le pendule oscille encore

»
(K. Barth, *Esquisse d'une Dogmatique,* p. 120). Ainsi, l’histoire a vraiment pris fin le jour du Vendredi-Saint : le péché appartient au

passé ; tout ce qui n'avait pas droit à la vie éternelle a sombré dans la nuit. Une fois de plus, Dieu a vraiment tranché dans le vif, séparé

les ténèbres de la lumière : il a mis de
côté tout ce qu'il ne saurait approuver et a fait triom
pher à la place tout ce qui a du prix à ses yeux.

La nouvelle

terre et les nouveaux cieux sortent déjà du chaos et s'établissent dans leurs droits. Vir-

tuellement, tout est en effet rétabli dans cet acte : le monde appartient de nouveau au Seigneur.

Quant à nous, nous vivons dans un

temps de *tran sition,* D'un côté nous savons, comme l'écrit Paul, que « les choses anciennes sont passées et que toutes choses sont devenues nouvelles » (I Cor. 5:17), mais

d’autre part, les restes de l’ancien éon pèsent encore sur nous. Dans cette situation, nous regardons à la victoire plu tôt qu’aux derniers soubresauts de

l’ennemi, et nous vivons par la foi, en prenant ce qui ne se voit pas plus au sérieux que l’évidence. Ainsi se produit dans nos vies le même

renversement qui s'est accompli en Christ : alors que partout les forces anciennes parais sent triompher — le mensonge, l'injustice, la tyrannie, la mort — en

réalité nous savons que la victoire de la vérité, de la justice et de l'amour est déjà acquise et qu'il faut simplement attendre que Dieu veuille manifester aux

yeux de tous ce qui est aujourd'hui la seule réalité valable, cachée il est vrai, mais plus réelle que l'apparence, si écrasante soit-elle. C'est pourquoi, sous ce

troisième aspect, Pâques appelle déjà le *retour du Christ,* L'attente ne peut pas durer éternellement : un jour vient bientôt où elle sera récompensée et

où
Dieu étendra sa victoire à l’univers entier. Jusque-là, nous vivons par la foi en cette victoire, dans l’espérance de l’accomplissement final et à

cause de cela déjà dans la joie, malgré les épreuves, dans la persévérance et la reconnaissance. Une triple tension caractérise notre vie : la première victoire nous

tient, l'en
nemi s'efforce
encore de
l'obscurcir,
mais une vive
nostalgie habite
au dedans de
nous : viens,
Seigneur
Jésus, mets un
terme à notre

attente et
confirme ta

lf ■ ■

S' :

victoire,
afin que ton
règne soit
enfin
reconnu et
respecté
partout dans
ta création,
enfin

rentrée dans l’ordre !

| Pour le moment, ces deux mondes se rencontrent dans chaque chrétien : celui de la croix, déjà virtuellement détruit, et celui de Pâques,

déjà virtuellement établi. En Christ, tout est déjà réglé, mais en nous le combat se poursuit. Si nous regardons autour de

nous,
•i : tout paraît indiquer que l'univers du péché triomphe
encore, mais il ne faut pas nous y laisser prendre. En réalité, Jésus est déjà

victorieux, même si les signes de sa royauté sont encore cachés. Les descriptions de cette situation ambiguë du chrétien abondent chez saint Paul

surtout,
mais
chaque fois
nous
remarquons
que
l'assurance
l'emporte
sur le
désespoir.
(Voir II Cor.
6:4-10).

Le serviteur n’est pas plus que son maître et celui-ci ne nous promet pas pour l’immédiat une

situation meilleure que la sienne : nous marchons à l’ombre de la croix, bien que dans la lumière d’une

victoire
acquise,
certaine,
indubitable,
que
personne au
monde
ne pourra
jamais nous
enlever.

Î I’

Et maintenant, dans un dernier point, je voudrais indiquer brièvement encore la

portée de cette résurrection pour notre vie de chaque jour.

1) D'abord, à cause de Pâques, il nous

faut recourir à cette victoire pour maîtriser et même écarter nos *difficultés quotidiennes*. Plutôt que de nous

laisser abattre par les contrariétés, nous pouvons nous sou venir à chaque instant que la victoire sur ce qui nous fait souffrir est

vraiment déjà acquise. Plus encore, nous sommes appelés à nous considérer, nous-mêmes et le monde qui nous entoure, non pas comme des optimistes

invétérés et légers, mais selon la vérité, à partir de cette résurrection, comme une humanité déjà réhabilitée et à laquelle il ne manque que de le découvrir. L'Eglise

sera donc beaucoup plus sévère envers elle-même qu'à l'égard des païens. Elle ne parlera pas sans cesse de les évangéliser. Elle commencera par se demander si elle

en est capable, c'est-à-dire si elle vit dans cette foi, si la victoire de Jésus est vraiment sa seule raison d'être. Une Eglise incorporée à Jésus-Christ ne peut

pas faire autrement que d'évangéliser : Christ l'y contraint et bénit ses efforts. Si une paroisse n'est pas confessante, il ne suffit pas de l'exhorter à le devenir, il faut

discerner le motif de sa noncha
lance et en guérir la cause, à savoir la faiblesse de sa foi. Que Dieu nous accorde de savoir l'écouter — et
l'action se fera irrésistiblement.

2) En second lieu, qu'est-ce que le *témoignage* chrétien, sinon la foi précisément en cette victoire ? Ne minimisons pas les difficultés, mais tout en

mesurant leur gravité, tenons néanmoins la victoire du Christ pour plus réelle que les forcés du péché : « La victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi », écrit

saint Jean. Humainement, nous sommes des vaincus ; chrétiennement, les cieux nous appartiennent. Donnons-nous l'impression d'être victorieux

? Avons-nous l’assu
rance, la sûreté, le courage et la liberté qui ne pro
cèdent pas d’une impudente
vanité, mais de la foi en
cette victoire
?
J’ai

toujours été frappé par ce texte d'Esaïe :

« Le Seigneur, l'Eternel m'a ouvert l'oreille Et je n'ai

point résisté.
Je ne me suis pas retiré en arrière,
J’ai livré mon dos à ceux qui me frappaient
Et mes

joues à ceux qui m’arrachaient la barbe.
Je n’ai pas dérobé mon visage
Aux ignominies et aux

crachats. Mais le Seigneur, l'Eternel m'a secouru. C'est pourquoi j'ai *rendu mon visage semblable*

à un caillou... » (50:5-7).

Le prophète se *durcit,* car il sait que les attaques dont il est l'objet sont sans valeur ni

avenir. Il refuse donc de se laisser impressionner par ce que Dieu a déjà vaincu et condamné.

A cet égard, on peut dire

que le découragement est une forme de péché, dans la mesure où il révèle une hésitation sur la victoire de Christ et un recul devant l'obstacle. Il

est un aspect de la tentation, qui nous place dans une situation où nous ne pouvons presque plus croire en la victoire de Dieu.

3) Enf in la foi en la résurrectio n bannit la *peur,*

car si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Pour quoi craindre

encore ce que Dieu a détruit ? Le chrétien acquiert, au contact du ressuscité, une nouvelle échelle de valeurs : Beaucoup de choses ne valent pas

la peine qu'on s'y arrête — ce sont en général celles que le monde admire. D'autres, le plus souvent cachées, de peu d'apparence, sont les

vraies richesses. Le chré
tien est attentif là
où les autres passent
légèrement,
et il peut se
montrer léger là ou le
monde répand
toute sa passion.
Quoi de plus urgent que de nous exercer et de nous

entraider à croire que toutes choses ont été vraiment faites nouvelles ? Pourquoi rester triste alors que le redressement est achevé ? Pourquoi pleurer encore alors que Dieu a repris toutes choses en mains ? L'Eglise

n’est-elle pas tout simplement le lieu où sans cesse et

tous ensemble nous *louons* Dieu d’avoir effectivement

transfiguré le monde ? Prenons garde" de ne pas *attris*

ter le Saint-Esprit, en retombant sans cesse

dans notre aveuglement. Car «nous sommes la lumière du monde», ce qui signifie que « même si tout devait être derrière nous feu et flammes » — ce qui est bien le cas — nos regards peuvent

toujours et encore se porter ailleurs

et ne pas perdre de vue un seul instant la *gloire* qui

a triomphé à Pâques et qui nous remplit sans arrêt,

tous ensemble et jusqu'à la fin du monde, *d'une infinie*

jubilation.

TABL

E
D
E
S

MATI

È
R
E
S

pages

Die

u
a
v

e
c
n

o
u
s

7

L

e

s

d

e

u

x

n
a
t

u
r
e

s
d
e

J
é
s

u
s
-

C
h
r

ist

.
.
2

9

L
e

s
e
n

s
d
e

l
a
m

o
r
t

d
u
C

h
r
i

s
t
.

.
.
5

5

La

r
é
s

u
r
r

e
c
t

i
o
n

81

Ache

v
é
d
’i
m
p

ri
m
er
e
n
s

e
pt
e
m
b
re

m
il
n
e
u
f

c
e
nt
ci
n
q

u
a
nt
e-
h
ui

t
s
u
r
le
s

p
re
ss
e
s
d

e
l’
i
m
p
ri

m
er
ie
R
o
ul

et
&
C
ie

G
e

n
è
v
e
(
S

ui
ss
e)

Imprimé en S

ui
ss
e

L

E
S
C

A
H
I
E
R
S
D

U
R
E
N
O
U
V

E
A
U

O
nt
dé
jà

paru :

N® 1 Eglise

ré
fo
r
m
ée,
ré
fo
r
m
e-t

oi

Fr

.

1,

60

é

pui

sé

N

®2 L’Eglise et événé

e
m
en
t
....
...
*****
1,
60

N ® 3 Appel aux Laïcs

»
1,
60

N°
4
L’
Eg
lis

e,
l’a
r
m
ée
et
l’o
bj
ec
tio

n de co ns cie nc e » 2, 10

N° 5 *Karl Barth* : La Gue

rr
e
et
la
Pa
ix
...
»
1,
80

N
®
6
O.
Gr
osj
ea
n-
D
ari

cr
:
La
Fe
m
m
e
pr
ot
est

an
te

d

an
s
la
so
cié
té

»
2,
10

N
®
7
J.
de
Sa

us su re : Révélation et

Inspiration. » 2, 80

N

®
8
Ro
ge
r
M
eh
l :
I
m

ages de l’homme ....»

2,
50

é

pui
sé

N°
9
H.
Z
wi

ng li :
Br iv e in str uc tio n

ch
ré
tie
nn
e .
»
2,
10

N°

10 *Fernand Ryser*: Leve

au
d’
or

»
2,
10

N
®

11
***Roland de Pury*:**
La Jo

ie
du
Pi
re
...
»
3,
80

N°

12
***Roland de Pury*:**
JO

B
ou
l'h
o
m
m
e
ré
vo
lté

»
2,
80

N°
13
Ja
cq
ue
s

de
Se
na
rcl
en
s»
W.
A.
Vi
ss

er⁹
t
H
oo
ft»

J

aq
ue
s
Co

ur
vo
isi
er
:
Re
mi
de
de
ch

ev
al
. »
3,
80

N°
14
Ka
rl

Barth : L'Humanité de

Dieu ... » 2, 60

N° 15

F.-

***J. Leenhardt*: Catholic**

is
m
e
ro
m
ai
n
et
p
ro

testantisme

» 2, 40

N° 16 *Karl Barth* : La Thé

ol
og
ie
év
an
gé
liq
ue
au

X

IX
e
sii
cle

»
2,
80

N°

17
Johannes Hamel:

Le Combat de l'Eglis

e d an s l’ Al le m ag ne

de
l’
Es
t

»
3,
30

N°

18
Jacques de Senarclens

s :
La
Pe
rs
on
ne
et

l

’O
eu

vr
e
de
Jé
su
s-
C
hr
ist

»
4,
80
*
*
g
*

*

*